

# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



## SOMMAIRE

	Pages
CHARTINIS A. — <i>Les variations du niveau de la mer en Corse</i> .....	65
RICCI (Ed.). — <i>Coutumes corses : à Erbalunga</i> II.	71
AMBROSI-R. (A.) — <i>Sentiments des Corses pour la France en 1789</i> .....	77
PITOLLET (CAMILLE). — <i>La philologie au service du fascisme</i> .....	83
P. DE C. — <i>Un accident à bord du Bonaparte</i> .....	92
A. A. R. — <i>Une trouvaille archéologique (avec figure)</i> .....	94

Bibliographie et Nouvelles

# AVIS

---

Nous avions, dans le dernier numéro 116 de la Revue, prié nos abonnés de régler par le moyen du chèque postal (coût 0,75) leur abonnement pour 1938 et de nous éviter les frais de présentation d'un reçu. La négligence a fait que la très grande majorité d'entre eux n'a pas répondu à notre appel et que nous avons dû demander à l'administration postale d'encaisser la somme qui nous était due.

Or voici le détail des frais occasionnés par cet encaissement :

Timbre de la quittance de 25 francs.	0,60
Envoi de l'enveloppe recommandée (obligatoire)	2,50
Droit postal d'encaissement.	0,80
Droit du mandat encaissé.	0,75

Ce qui, avec les menus frais accessoires, représente une dépense de cinq francs. En toute équité, ne devrait-elle pas être payée par l'abonné ? Mais que dire de ceux qui recevant les numéros de la Revue les gardent et refusent de payer leur abonnement (d'où une taxe supplémentaire de un franc).

Nous supplions les Corses qui, aimant leur patrie, désirent continuer la lecture d'une Revue qui leur parle exclusivement d'elle, de verser, sans attendre, le montant de leur abonnement et de nous éviter cinq francs de frais.

## Prix de l'abonnement :

France et colonies :	25 francs.
Etranger :	35 francs.

---

## DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 107, Rue de Sévres, PARIS (VI<sup>e</sup>)

COMPTE POSTAL : Paris 813-62 — Télér. LITRA 44-66

---

**GEOGRAPHIE DE LA CORSE**, in-8° de 95 pages  
et 43 gravures. Par A. AMBROSI.

Prix : **10 frs (12 fr. 50 fco)**. La demander à la Revue

# REVUE DE LA CORSE

## ANCIENNE ET MODERNE

---

### Les variations du niveau de la mer sur la côte orientale de la Corse

---

Le niveau des mers a pendant longtemps été considéré comme le phénomène qui avait, à la surface du globe, la plus grande stabilité. Süess (1) le premier a émis l'hypothèse qu'il était susceptible de s'élever ou de s'abaisser par suite de causes encore imparfaitement connues. Aussi a-t-on pu parler des variations du niveau des mers ou « *niveau de base* ». L'étude de ces variations ne peut évidemment pas être directe, mais elle n'est possible que par l'examen des traces que celles-ci ont laissé dans le modelé superficiel des continents. Elles ont en effet déterminé à la surface du sol un certain nombre de phénomènes qui permettent d'évaluer l'étendue de ces oscillations ; le principal de ces phénomènes est celui des terrasses.

Supposons qu'une rivière comme le Golu, au cours de crues répétées, répande de part et d'autre de ses rives de larges bandes d'alluvions : il construit ainsi une plaine alluviale faite des débris arrachés à la montagne et que le fleuve se trouve incapable de transporter jusqu'à la mer. Si maintenant le niveau de base du fleuve, c'est-à-dire la mer dans laquelle il se jette, s'abaisse, le cours d'eau se trouve rajeuni par la rupture de son profil d'équilibre, et au milieu des alluvions précédemment accumulées il enfonce son lit par creusement progressif de l'aval vers l'amont, le niveau de l'ancienne plaine alluviale demeurant en surplomb sous forme de terrasse.

---

(1) La face de la terre.

On peut aisément imaginer que les mers ont subi au cours des époques géologiques des oscillations alternativement positives et négatives, ayant donné naissance à des terrasses étagées suivant l'amplitude du mouvement. Or on a remarqué qu'en divers points de la Méditerranée certaines lignes de rivages anciens, renfermant les mêmes fossiles et offrant le même aspect, se trouvaient à la même altitude. On a donc conclu que ces lignes de rivage étaient dues à des oscillations d'ensemble du niveau marin, les continents étant supposés immobiles.

Dans ces conditions il est possible d'affirmer que la mer, à des époques que l'on évalue approximativement, se trouvait à tel ou tel niveau au-dessus du niveau actuel, et l'on peut ainsi faire une sorte d'histoire des oscillations marines.

Vers le milieu de l'ère tertiaire, la Méditerranée pénétrait profondément en France, en Italie, en Espagne, et enveloppait une partie de l'ensemble Corse-Sardaigne. Il est à peu près certain qu'au Burdigalien et à l'Helvétien des géologues ( $m^2$ - $m^1$ ) de puissantes masses de dépôts se sont formées sur tout le pourtour de l'île, mais la nature grossière des mollasses indique que la mer se retirait lentement et diminuait de profondeur. Les sables jaunes, mêlés de cailloutis, qui se déposèrent au Tortorien ( $m^3$ ), marquent en effet la fin de la transgression miocène ; désormais s'accomplit un actif travail d'érosion qui semble se poursuivre pendant toute la période pliocène. En effet, bien que Hollande (2) soutienne qu'un mouvement positif (relèvement du niveau) se produisit au début du pliocène dans les vallées encaissées au cours de la régression miocène, suivi à la fin de l'Astien par un mouvement négatif (abaissement du niveau) ayant entraîné une érosion active des sédiments déposés, Deprat

---

(2) HOLLANDE : *Géographie de la Corse* (1918).



(3) reconnaît que les traces de pliocène en Corse sont très rares, limitées au pliocène inférieur, et Maury (4), suivi par Gignoux, n'hésite pas à accuser Hollande d'erreur. Ainsi, tandis que les terrasses quaternaires reposent, sur le littoral italien, sur le calabrien, c'est-à-dire sur le pliocène supérieur, elles se trouvent en Corse en discordance sur le miocène, qui, lui-même, repose directement sur les schistes lustrés.

En plusieurs endroits, et d'une façon très nette en trois points à l'est de Corte se trouve une formation qui rappelle par son facies et les fossiles que l'on y rencontre l'étage dit Sicilien parce qu'il est particulièrement remarquable aux environs de Palerme. Son altitude relative varie de 90 à 100 mètres suivant l'épaisseur de terrain déjà enlevée par l'érosion. Puis en contre-bas de ce premier étage apparaissent les vestiges d'une nouvelle terrasse dont Maury signale la présence en particulier entre le Fiumorbu et le Tagnone et près du Tavignanu. Elle repose en discordance sur le miocène, ce qui marque l'absence ou la disparition du Sicilien et du pliocène : c'est l'étage milazzien, à 55-60 mètres d'altitude relative.

Plus nombreuses sont les traces du niveau tyrrhénien, à 30-35 mètres au-dessus du niveau de la mer ou du fond de la vallée, caractérisée par la présence du « *Strombus bubonius* ». La terrasse, parfaitement nette, se retrouve sur le Golu, après Casamozza, sur le Tavignanu, à Corte, et sur le Vecchiu. Elle repose par endroits en concordance sur le niveau à *Tapes Dianae* qui s'élève à 20-25 mètres d'altitude. Ce niveau, noté à <sup>1 m</sup> sur la carte géologique, est particulièrement net autour des étangs de Diane et d'Urbino. Il se rattache au Tyrrhé-

---

(3) DEPRAT : *Etude analytique du relief de la Corse* (1908).

(4) MAURY : Carte géologique de la Corse, Corte. — GIGNOUX : *Les formations marines...*

nien, mais manifeste un épisode particulier de l'évolution marine, par les fossiles spéciaux que l'on y trouve. Enfin, à 10-15 mètres au-dessus du niveau marin actuel se trouve une quatrième zone de dépôts formant l'étage monastirien, à <sup>1</sup> que l'on peut assez bien étudier en aval de Corte, sur le Tavignanu, et dans la plaine d'Aléria.

Ainsi, au-dessus de la plaine alluviale récente de 5 m., qui forme la dernière terrasse on rencontre les traces de quatre étagements alluviaux dont la naissance ne peut être dûe qu'à des ruptures d'équilibre successives entre le continent et la mer.

Si nous posons comme hypothèse que ces transformations superficielles sont dûes aux variations seules du niveau de base, les continents demeurant immobiles, il nous est possible, dans ces conditions, de déterminer quel a pu être le niveau de la mer à différents moments de l'ère quaternaire. En effet, la présence d'alluvions à 90-100 mètres d'altitude relative se comprend aisément si l'on suppose que la mer se trouvait alors à 100 mètres au-dessus du niveau actuel : c'est la plaine alluviale que les cours d'eau ont construite par le dépôt des débris arrachés aux montagnes, soit au cours des crues, soit à leur embouchure sous forme de deltas. Le niveau de base s'étant progressivement abaissé, ils ont ensuite recommencé à travailler, en creusant leur lit au milieu des dépôts alluviaux précédemment accumulés. Le miocène lui-même est fortement attaqué, et l'on peut supposer que la surface de la mer s'est abaissée jusqu'à 30-40 mètres d'altitude environ. Quand celle-ci a repris un mouvement ascendant, les cours d'eau n'ont pas eu la force d'évacuer les matériaux qu'ils transportaient, et les ont déposés sous forme d'une nouvelle plaine alluviale, jusqu'à 55-60 mètres de hauteur. Bientôt le niveau baisse encore et cette régression entraîne la mort des huîtres-fossiles que l'on trouve aujourd'hui à l'étang de Diane (*Tapes Dia-*

*nae*) ; la mer descend donc à un niveau inférieur à 20 m., sans que l'on puisse préciser davantage, puis elle remonte jusqu'à 30-35 mètres et c'est la période des *couches à strombes*. A nouveau la mer descend, parvient au-dessous du niveau actuel puis remonte à 10-15 mètres en formant la terrasse la plus récente et la mieux conservée. Enfin la mer s'est progressivement retirée et l'érosion a sculpté la terrasse du Monastirien, puis la plaine alluviale actuelle de 5 m. qu'avait formée une dernière et légère transgression.

Ces oscillations répétées du niveau de la mer sont évidemment difficiles à expliquer. Les géologues cependant ont depuis longtemps remarqué qu'il semblait y avoir concordance entre les périodes de glaciation et les mouvements du niveau marin. Il serait donc permis de supposer que les glaciers, en immobilisant les eaux courantes sous forme de calottes, entravaient à certains moments l'alimentation de la mer dont le niveau baissait, jusqu'au moment où un changement de climat ayant entraîné la fusion des glaces amenait à la mer de grandes quantités d'eau qui en élevaient le niveau.

Mais, outre que l'on ne comprend pas ainsi pourquoi les mers n'ont pas cessé de baisser au cours de l'époque considérée, alors que les glaciers disparaissaient peu à peu, ce raisonnement suppose admise l'hypothèse que nous indiquions plus haut. Si l'on suppose au contraire que le continent est soumis à ces mouvements que nous attribuons à la mer, les mêmes phénomènes d'accumulation et d'érosion seront justifiés. Quand la surface terrestre était chargée d'une pesante calotte glaciaire, et nous savons que les glaciers ont eu en Corse une grande extension, le continent s'enfonçait lentement dans la masse sous-jacente, puis, quand se produisait la fusion des glaces, ce même continent, allégé, subissait un mouvement ascensionnel. Si l'on admet que le synchronisme des

deux phénomènes, disparition de la glace et relèvement du continent, n'est pas absolu (et le cas de la péninsule scandinave semblerait l'indiquer), on peut comprendre que la Corse, avec l'ensemble des terres méditerranéennes, ait poursuivi son mouvement lors même que toute glaciation avait disparu.

Il est impossible, dans les conditions actuelles de la science, de résoudre le problème ; nous ne possédons aucun critère qui puisse nous inciter à pencher d'un côté ou de l'autre. Mais si les origines du fait sont encore obscures, ses conséquences sont aujourd'hui assez bien connues pour que l'on puisse établir l'histoire des variations fonctionnelles de la mer par rapport au continent et constater l'existence de quatre ou cinq terrasses attestant les niveaux successifs de la mer. Au reste, l'explication du phénomène importe peu au géographe au regard de ses effets dont l'importance fut si grande pour la vie économique, sociale et militaire de notre île.

CHARTINIS.





## Coutumes corses

### à Erbalunga

Dans l'ensemble la procession du Vendredi Saint à Erbalunga revêt un caractère extrêmement pieux qui n'exclut pas cependant une bonne humeur générale ; de temps en temps, chez les femmes surtout, une personne égrène un chapelet à haute voix et tout le monde s'associe à ses prières. Mais à l'arrivée au reposoir suivant, les massiers font reformer les deux colonnes et les chants commencent, tels que je l'ai dit déjà.

Les villages traversés sont pratiquement vides, car leurs habitants sont allés en procession, ou bien se cachent derrière leurs persiennes suivant la coutume ; seules quelques femmes, quelques vieillards impotents se rassemblent à l'entrée de l'église pour suivre des yeux la procession qui approche et prier avec leurs concitoyens.

Quelle signification peut être accordée à la « *Cerca* », cette si curieuse procession du Vendredi Saint à Erbalunga ? Il s'agit certainement d'une procession de pénitence, et j'ai dit plus haut que la pénitence était autrefois plus grande du fait que tout le monde allait nu-pieds. Elle rappelle le calvaire où Jésus-Christ a fait cette pénitence quatorze fois : ici le nombre des stations est cependant moindre. Quant au terme lui-même « *Cerca* », j'y vois tout simplement le sens de recherche de la pénitence : on cherche à expier ses fautes, à mieux mériter de Celui qui a souffert et est mort pour le salut des hommes, et c'est pourquoi l'on va en procession se prosterner devant Notre Seigneur et prier devant les restes du Sauveur. Je tiens également à signaler une autre interprétation possible de la *Cerca* : elle correspondrait à la recherche des morceaux du corps d'Osiris avec, bien entendu, toutes les transpositions indispensables permettant l'assimilation

d'une cérémonie religieuse à une pratique païenne, et constituerait un exemple de la persistance, à travers les religions, de certaines légendes nées avec les premières civilisations.

A noter que la *Cerca* a lieu dans de nombreuses paroisses de Corse le Jeudi soir ou le Vendredi matin.

### III. La Granitula et la Croix latine

La cérémonie dont je vais maintenant parler a lieu le Vendredi Saint à sept heures et demie du soir, donc à la nuit.

La même procession que le matin, mais augmentée considérablement en importance par suite de l'apport d'autres éléments du village, part de l'église. Les hommes sont vêtus de l'habit blanc, mais, seule, la femme qui porte la Croix à mis la *faldetta*. Au total cent cinquante personnes environ qui se disposent sur deux colonnes avec le même cérémonial que précédemment décrit à propos de la « *Cerca* ». Chaque homme et chaque femme porte une bougie allumée.

La procession descend l'escalier de l'église Saint-Erasme et se dirige vers le village, tandis que s'élèvent, successivement chez les hommes et chez les femmes des chants tels que le *Stabat Mater*, le « *Lode* » que j'ai cité à propos de la *Cerca* : « *Non vedi, o peccator...* ». Et c'est tout en chantant que la procession passe dans les vieilles rues du village dont de nombreuses fenêtres sont illuminées (bougies ou électricité), puis revient sur la place que l'on appelle « *Piandifóra* » et là commence à former la *Granitula*.

La *Granitula* est un terme qui s'applique également à de petits coquillages que l'on trouve en abondance sur les rochers du bord de la mer : ici *granitula* rappelle la forme du mouvement analogue à celui que les gymnastes effectuent lorsqu'ils manœuvrent nombreux, c'est-à-dire

que la procession, toujours sur deux colonnes et en chantant, forme d'abord un cercle ayant pour centre le centre de la place. Puis un des hommes se détache et dirige le début de la spirale ; les massiers quittent leur place pour canaliser la procession et veiller à ce que chacun garde sa place et la direction voulue : avec leur masse tenue horizontalement ils obligent hommes et femmes à former la spirale. Celle-ci se serre de plus en plus.

Il arrive parfois qu'un homme se détache et allume çà et là un feu de bengale qui maintient la procession à la distance déterminée et en même temps agrmente de la lumière répandue le mouvement qui, vu des maisons sises « en *Piandifora* » prend un cachet tout particulier.

Les lumières se serrent de plus en plus les unes contre les autres ; quant tout forme un bloc scintillant et tournant qui donne un certain vertige, la spirale se déroule brusquement en sens inverse, sur l'injonction du chef du mouvement ; la spirale se desserre peu à peu, chacun tenant toujours sa place, les massiers toujours à leur poste. Quand toute la procession a reformé le cercle parfait, la tête de la procession se dirige vers le petit port, puis revient sur la place pour amorcer la Croix Latine.

Cette fois-ci les divers participants se placent les uns derrière les autres, sur une seule colonne, toujours en chantant des cantiques. Les massiers et certains hommes de la Confrérie (car le service d'ordre doit être plus nombreux) se placent en quatre points qui seront les extrémités de la croix et en quatre autres plus au centre de la place, qui constitueront le cœur de la croix. Les hommes et les femmes défilent en ligne droite, faisant chaque fois qu'ils contournent un massier, un angle droit avec la direction précédente, sauf toutefois aux bouts de la croix où le mouvement accuse une rotation de 180 degrés. La procession s'étire et arrive à former sur toute la place une immense croix lumineuse et mouvante.

Des feux de bengale s'allument de temps en temps en divers points.

Et puis la Croix se disloque, chacun reprend sa place primitive sur deux colonnes, et la procession, après un dernier tour dans la rue parallèle à la place, remonte vers l'église ; les hommes d'abord, au niveau du portail du notaire, les femmes ensuite, chantent le *Stabat Mater* qui se poursuit jusqu'à l'entrée de l'église. Dans l'édifice religieux l'un des hommes chante le deuxième *Stabat*, celui qui se chante en solo devant les repositoires et de la même façon qu'à la *Cerca*. Puis tous prennent place dans la grande nef pour écouter le sermon du Vendredi Saint.

Alors le curé monte en chaire. Sa parole est rude et émouvante, surtout dans cette église pauvre où le maître-autel est si nu et si sombre ; à peine quelques bougies répandent une lueur blafarde sur les visages de ceux qui sont venus écouter la bonne parole. Le curé rappelle la Passion de Notre Seigneur et termine son sermon par une vibrante adresse au Christ ; il saisit le crucifix et jure fidélité au Sauveur cependant que l'assistance, debout, s'associe à lui avec ferveur.

Et la cérémonie se termine par le chant de deux couplets d'un hymne :

Perdono, mio Dio  
Mio Dio perdono :  
Perdono, mio Dio,  
Perdono, pietà.

Pur troppo vi offesi,  
Confesso, o Signore,  
Con sommo rossore  
La mia iniquità.

.....  
(Inno N° 39 « *Il peccatore giustificato* », 36 couplets ;



extrait de la « *Lira sacra della gioventù cristiana* », *Tipografia Fabiani, Bastia 1879*.

La signification précise de la *Granitula*, qui à Brando ne se déroule qu'à Erbalunga, nous échappe pour le moment, d'autant plus que dans certains villages on « fait » la *Granitula* à l'occasion de la fête patronale, avec la statue du Saint honoré en ce jour. Peut-être la complexité du mouvement constitue-t-elle une pénitence supplémentaire? Ou bien veut-on mieux attirer l'attention sur le rôle de bon berger du Christ qui, dans toutes les circonstances et dans les situations inextricables, n'abandonne jamais ceux qu'il a pris sous sa garde et qui ont foi en lui, et les replace toujours dans le droit chemin?

Peut-être pourrait-on, ici aussi, voir dans la *Granitula* la persistance sous la forme chrétienne d'une pratique païenne, d'une danse sacrée par exemple?

La *Granitula* se fait dans d'autres paroisses, en Balagne par exemple, avec quelques modifications de détail.

Quant à la Croix Latine, c'est quelque chose de spécial à Erbalunga. La signification en est aussi peu précise que celle de la *Granitula*. Il est vraisemblable que l'on forme une grande Croix lumineuse pour attirer l'attention sur l'emblème des Chrétiens, pour rappeler le Crucifix et la Passion, pour montrer l'attachement des catholiques à leur Dieu.

#### IV. Les autres cérémonies

Le Jeudi-Saint, à huit heures du soir, une procession formée d'un nombre imposant d'Erbalungais et d'Erbalungaises monte au couvent des Sœurs Bénédictines, bâti sur le flanc de la colline dite « *Pietrescritte* ». La Confrérie est en « *habitu* », les massiers font régner l'ordre, bref il s'agit d'une procession analogue à celle décrite plus haut à propos de la *Granitula*. Elle pénètre dans la chapelle du Couvent où se déroule une cérémonie à peu

près analogue à celle qui aura lieu le lendemain aux reposoirs de la « *Cerca* » : chant du « *Stabat* », complainte corse (*lode*), etc... Puis la procession regagne Erbalunga.

Ce même jour avait lieu à Saint-Erasme, jusqu'à ces dernières années, le lavement des pieds ; douze hommes de la Confrérie prêtaient leur concours et une femme ajoutait à l'eau des aromates. Mais la pénurie de prêtres a déterminé la suppression de cette cérémonie à Saint-Erasme, tandis qu'elle persiste au Couvent des Bénédictines.

Après la procession du Jeudi-Saint le prieur offrait au curé et aux hommes du village un grand dîner qui rappelait la Cène d'où le nom de « *Cena domine* » qui le désignait. On y mangeait des anguilles notamment, des beignets de farine de pois chiche les « *panzarotti* », et des gâteaux en forme de couronne les « *canestrelli* ». La guerre a supprimé la coutume de la « *Cena domine* », mais *panzarotti* et *canestrelli* servent souvent à tromper la faim de ceux qui participent à la « *Cerca* » du Vendredi.

Voilà donc retracées les pittoresques et émouvantes cérémonies de la Semaine Sainte à Erbalunga. On a pu constater, dans les pages qui précèdent, leur caractère si particulier et si intéressant, caractère qui les signale tout de suite à l'attention.

Je n'ai parlé que du petit village corse d'Erbalunga, et n'ai fait que des allusions rapides aux autres localités de l'île au sujet desquelles j'ai pu avoir des renseignements ; mais il est certain que la comparaison de monographies semblables intéressant les autres peuples méditerranéens : Siciliens, Andalous, Baléares, Berbères, Crétois, etc... serait extrêmement fructueuse à tous les points de vue et permettrait une meilleure compréhension de toutes ces coutumes.

E. RICCI.

# Les sentiments des Corses pour la France en 1789

---

En 1789, la Corse est, depuis vingt ans, sous la tutelle française. Elle a été autorisée par le Roi à envoyer des députés aux Etats généraux, réunis le 5 mai à Versailles, bien qu'elle ne soit pas encore province française. Ces députés sont au nombre de quatre : deux pour le Tiers état, Colonna Cesari Rocca, officier, et Saliceti, avocat ; un pour le clergé, abbé Peretti, et un pour la noblesse, Buttafoco. Quels sont les sentiments des Corses, à ce moment, pour la France ? Comment, accueillent-ils les événements qui se déroulent à Paris. Ce document, qui est une lettre écrite par le Comité des Douze (1), va nous le dire.

Bastia, 17 octobre 1789

Messieurs et très chers compatriotes,

Toute notre Commission (2) s'étant réunie dans cette capitale (de Bastia) pour examiner différentes affaires concernant la perception de la subvention (3), a appris par la rumeur publique, confirmée par des lettres particulières et même par une lettre signée de M. Saliceti et du comte Colonna de Cesari

---

(1) Vieille institution corse, assemblée représentative du temps des Génois, formée de 8 représentants du Nord-Est et 4 du Sud-Ouest ; ils siégeaient auprès du Gouverneur et veillaient à l'exécution des décisions adoptées par les Etats.

(2) La Commission, c'est-à-dire le comité des Douze.

(3) Par décision du Roi, du 23 août 1778, la Corse devait payer comme impôt une subvention en nature égale au vingtième de tous les produits de la terre, sur laquelle 120.000 livres devaient être versés au trésor royal en manière d'abonnement et le reste serait laissé à la disposition des Etats de la Corse. Les ecclésiastiques eux-mêmes devaient payer. Les céréales, châtaignes, huile, vin, légumes, fruits étaient mis aux enchères pour trois ans et adjugés au plus offrant, qui obligeait à verser dans la caisse du trésorier de chaque province le montant de l'impôt. Les animaux domestiques étaient aussi taxés. C'était donc un impôt fixe, réel et universel, que Machault avait rêvé pour la France et que Necker avait appliqué à la seule Corse. Il arriva à produire 244.000 livres en 1788.

Rocca, que certains compatriotes résidant à Paris et à Versailles ont présenté des mémoires et des projets pour la formation dans l'île d'un comité permanent chargé de veiller à la tranquillité publique et pour la création d'une milice urbaine qui, dit-on, sera composée du quart ou du cinquième des habitants de l'île.

Honorés, lors de la dernière Assemblée, de la confiance des trois ordres, les devoirs de notre charge nous obligent à chercher dans la loi en tout ce qui concerne l'honneur, l'utilité et l'avantage du pays.

Cette lettre et ces projets ont fait l'objet, Messieurs, d'une de nos délibérations dont nous avons l'honneur de vous rendre compte.

Nous avons reconnu la pureté des sentiments de nos compatriotes en France, désireux de procurer la tranquillité au pays, après les récits exagérés des désordres qui s'y sont produits et qui en réalité ne s'y sont pas produits. Mais en même temps nous trouvons que leurs projets ne sont acceptables sous aucune forme.

**La Corse peut s'enorgueillir d'être au nombre des provinces tranquilles du Royaume et, pour notre consolation, le monarque, il n'y a pas longtemps, a bien voulu le remarquer avec tendresse.**

En gardant la même conduite, Messieurs, nous ne pourrons que paraître plus méritants aux yeux de ceux qui travaillent aux nouvelles institutions. Le plan pour la création d'une Commission permanente et pour la formation d'une milice de citoyens ne peut que produire de graves inconvénients.

Les Assemblées particulières, qui devraient procéder à la nomination des Commissaires, les réunions nombreuses amènent ordinairement dans chaque région des discordes et la désunion entre les familles. Des exemples bien récents vous convaincront de cette vérité.

Ce **Comité** permanent, formé de vingt-trois personnes choisies dans les diverses parties de l'île et appelé à résider dans un seul lieu, devrait nécessairement jouir d'une honnête indemnité. C'est la province qui devrait en supporter le paiement et celui-ci ne pourrait pas être inférieur à quarante mille livres annuelles.

La mission de veiller à la tranquillité publique se trouve déjà assurée par les lois qui ont été votées par le vénérable Sénat national (4) et par celles qui ont été jusqu'ici publiées par la sagesse du souverain.

Vous, Messieurs, qui avez mérité la confiance de votre communauté autant que celle du gouvernement, vous possédez ce droit (cette mission) et vous l'avez justifié par votre zèle et par votre vigilance.

Les quatre Juntas nationales (5) sont également chargées

---

(4) C'est-à-dire l'Assemblée nationale Constituante.

(5) Ces juntas ou tribunaux d'arbitrage, établis en 1772 à Orezza, Caccia, Tallanu et Vizzavona étaient composés de six Corses choisis par les Etats provinciaux ; ils doivent prévenir les délits plus que les punir.



des mêmes fonctions. Leur conduite et leur application dans notre région sont dignes de toutes les approbations.

Vous comprendrez donc, Messieurs, que les fonctions du Comité proposé se trouvent déjà remplies par les diverses parties de l'administration que l'on voit en activité dans le pays.

Son établissement ne servirait qu'à opposer les différentes autorités et à accroître des subordinations inutiles et inquiétantes pour la population.

Les dépenses entraînées par l'institution d'une milice urbaine, seraient également une charge pour la Corse, car on ne pourrait pas espérer que les finances royales la supporteraient.

Si ces milices étaient fixées à un quart ou à un cinquième des habitants de l'île, comme on dit, on peut évaluer la dépense annuelle à un million à peu près par an ; si le nombre en est plus restreint, la dépense serait proportionnelle.

Cette aggravation de charges pour la province nécessiterait évidemment l'établissement d'un nouvel impôt sur tous les habitants ; il serait proportionnel au nombre des milices.

Un nouvel impôt jetterait, Messieurs, la consternation sur tous les contribuables. La Caisse du pays est vide. La misère du peuple est suffisamment connue. La plus grande partie des habitants manque du nécessaire à cause de l'insuffisance des récoltes (6).

En plus de cela la création des dites milices priverait la Corse d'un grand nombre de bras destinés à l'agriculture et aux autres occupations. Cette main-d'œuvre devrait être nécessairement remplacée par celle des étrangers, à moins de vouloir laisser les terres en friches. Le peu de numéraire que possède le pays s'en irait donc au dehors.

Nous admettons déjà que notre agriculture manque de bras (7). Une quantité de Lucquois (8), qui débarquent chaque année en Corse, emportent plus de trois cent milles livres dans leur pays. Ce chiffre triplerait certainement s'il fallait remplacer les cultivateurs qui seraient employés dans la milice projetée.

Il ne convient pas, Messieurs, d'enlever les agriculteurs à leur terre, les bras à leurs occupations, sinon les campagnes même cultivées redeviendraient désertes, les métiers avilis et perdus.

On ne peut espérer faire la prospérité de l'île que par l'augmentation de la culture, de la population et du commerce. La milice dont il est question serait la destruction de ces trois bases du bonheur commun.

Si cette institution était réalisée, qui pourrait affirmer que

---

(6) Les ressources de la Corse dépendaient de l'impôt de la subvention ; plus cet impôt rendait, plus la province avait de ressources. On comprend que si les récoltes avaient été mauvaises la caisse fût vide.

(7) Le mal actuel était donc déjà connu de nos ancêtres.

(8) On sait que ce mot désigne sans distinction tous les Italiens qui débarquent en Corse pour louer leurs bras. Cette habitude est donc bien ancienne.

Sa Majesté ne serait pas amenée à retirer ses autres troupes de l'île.

Ce serait le comble de notre malheur, nos denrées deviendraient invendables ou seraient portées à un prix très faible ; le pays et ses habitants seraient plongés dans la misère.

Tout ce qui pourrait arriver de plus heureux et de plus avantageux en ce moment à la Corse serait que le cœur paternel du Roi daignât nous accorder au moins deux autres régiments. Nous n'avons que ce seul moyen pour répandre dans le pays du numéraire dont il se trouve assez dépourvu. Les trois Ordres réunis en Assemblée n'ont pas cessé de réclamer cette faveur. Nous prions nos députés aux Etats généraux de la solliciter avec tout le zèle et toute la conscience dont nous les croyons capables.

Ils n'ignorent pas, Messieurs, que l'île en général se ressent déjà sérieusement de l'absence des deux régiments qui ont été rappelés en France par ordre du Roi (9). Chacun remarque que les produits du sol demeurent ou invendus ou diminués de prix, que beaucoup de maisons, dont un très grand nombre de familles tiraient leur unique ressource, ne sont plus louées.

Voilà, bien chers compatriotes, les observations que nous avons cru devoir faire sur les projets qui ont été présentés par nos compatriotes, observations qui seront respectueusement transmises à l'Assemblée Nationale et aux ministres du Roi.

Nous sommes persuadés par anticipation qu'elles obtiendront votre approbation, car nous devons être tous animés de cet attachement au bien public, qui les a inspirées.

Messieurs les officiers municipaux de Bastia les ont déjà approuvées.

Avant de terminer cette lettre, nous pensons qu'il est trop intéressant pour la tranquillité commune de ne pas vous laisser ignorer qu'il est venu de Paris dans l'île divers exemplaires d'une lettre anonyme dans laquelle il est question de prétendus traités relatifs au prochain transfert de notre province sous une domination étrangère.

Ce papier, dont l'auteur s'efforce de rester inconnu, doit être considéré comme l'enfantement d'un esprit pervers et hostile à la tranquillité publique.

Nous vous assurons au contraire, Messieurs, avec les transports de la plus grande jubilation ; que la Corse est pour toujours incorporée à la grande Monarchie française et qu'elle en fait partie intégrante (*è incorporata per sempre alla vasta Monarchia Francese e che ne sarà una parte integrante*).

Nous devons donc attendre avec plaisir le résultat des travaux de la vénérable Assemblée pour participer à ce vrai bonheur que l'on prépare à vingt-six millions d'habitants.

**Nous nous faisons un devoir sacré de vivre fidèles à la nation, au Roi et à la Loi.**

---

(9) L'un de ces deux régiments était le Régiment provincial. Si le Roi a pu en rappeler deux, c'est que la tranquillité de la Corse était bien grande, après quelques années de conquête.

Ainsi nous serons contents et heureux. Ainsi nous et nos arrière-neveux, nous bénirons pour toujours l'époque fortunée qui a fait de nous les sujets du meilleur des Rois et rattachés à la nation la plus noble et la plus généreuse de l'Univers. (*l'epoca avventurata che ci ha resi sudditi del migliore del Re ed aggregati alla Nazione la più nobile e la più generosa dell' Universo*):

Nous avons l'honneur d'être avec un respectueux attachement, Messieurs et très chers compatriotes, vos très dévoués et très obligés serviteurs.

Ont souscrit sur l'original déposé au bureau des Etats :

De Fabbiani, de Sansonetti, de Casabianca, Colonna Bozi, de Peretti, De Ornano, le comte Avogari Gentile, Andréa Colonna Ceccaldi, Antoni, de Rossi, de Morlas, Monsieur Gentile de Brando étant absent.

Muselli, secrétaire de la Commission.

Députés des Douze en exercice.

Cette circulaire est adressée aux officiers municipaux de chaque commune et a été imprimée à Bastia, à l'imprimerie de Stefano Batini (en italien), imprimeur royal, sur une double feuille de grand format.

\*  
\* \*

Ce comité des Douze, qui était une élite des notabilités corses, comme le prouvent les noms qui viennent d'être donnés, fait preuve, par les réflexions que le projet de milices lui suggère, de beaucoup de bon sens. On en conviendra facilement. Il témoigne aussi d'un attachement réel au bien public et pour le travail de l'agriculture, dont il fait, comme les économistes français du temps, la source essentielle du bien-être. On voit aussi que la Corse souffre à ce moment du même mal que la France à cette époque et qu'ici comme là les récoltes ont été déficitaires. De ce fait est venu le mécontentement qui favorisera la Révolution sur le continent, mais non la désaffection corse pour la France à laquelle les Douze nobles font spontanément une déclaration de fidélité et d'amour.

En résumé leurs observations sont celles de citoyens intelligents et consciencieux. Ils nous font connaître l'état moral et matériel de l'île à ce moment. Mais leur oppo-

sition à la création d'un Comité supérieur et d'une milice urbaine ne servait à rien, car l'un et l'autre furent institués l'année même ou au début de l'année suivante. Ils avaient voulu arrêter la Révolution en marche. La tâche était au-dessus de leurs forces et de leur pouvoir, et même de toute force humaine. En dépit de leur expérience et de leur sagesse, la Corse connut les dix années de troubles et de vicissitudes que l'histoire nous apprend. Le Comité supérieur, élu par une assemblée de députés de presque tous les villages de l'île, à Ajaccio, en février 1790, comptait 66 membres. Il siégea à Bastia, fonctionna du 2 mars au 1<sup>er</sup> septembre et il semble avoir rendu de réels services (10). Le Comité des Douze, dont il causa la disparition, eut du moins la joie d'apprendre auparavant que les rumeurs du retour d'une domination étrangère dans l'île étaient dénuées de tout fondement puisque en décembre 1789, il reçut la nouvelle que le 30 novembre l'Assemblée Constituante avait, à une forte majorité, voté la fusion de la Corse avec la France. Cette nouvelle provoqua dans le pays la joie la plus vive et la date du 30 novembre fut célébrée, à Bastia particulièrement, comme une fête nationale, à partir de cette année 1789 (11). Les Douze n'avaient donc pas exagéré en déclarant que les Corses « se considéraient comme rattachés définitivement à la nation la plus noble et la plus généreuse de l'Univers ».

A. AMBROSI-R.

---

(10) La Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse en a, grâce à l'abbé Letteron, publié la correspondance dans son Bulletin de 1894.

(11) Cf. *Histoire des Corses et de leur civilisation* (1914), par A. Ambrosi, p. 468.



## La philologie au service du fascisme

---

Dans un de nos articles bibliographiques, au fascicule de février dernier des *Humanités*, nous écrivions que le temps n'est guère propice pour parler de bons rapports littéraires et scientifiques entre Français et Italiens et exprimions le vœu que le « vent de folie » qui a « altéré les excellentes relations » d'antan ne fût que momentané. Hélas ! plus les jours passent et plus croît en violence cet ouragan dévastateur. A quelles catastrophes aboutira-t-il ? Ceux qui, comme moi, suivent, chaque soir, à la radio les élucubrations furibondes de M. Virginio Gayda à la rubrique « *Commento ai fatti del giorno* », ceux qui le lisent au *Giornale d'Italia* savent si cet interprète presque officiel de la pensée fasciste abuse, ou non, d'une liberté dans l'insulte que rien, dans l'attitude du Gouvernement français, ne saurait excuser, à moins que le crime de ce dernier consiste à affirmer que la France n'entend pas se soumettre au chantage colonial et se défaire d'un seul pouce de ses territoires au profit d'aucun de ses voisins. Mais si l'on cite ici M. Gayda, ce n'est point parce qu'il constitue, dans la presse de son pays, un cas particulier de gallophobie délirante, car le propre organe de M. Mussolini, le *Popolo d'Italia*, renchérit sur les provocations du journaliste romain et ne cesse de déverser l'injure et l'opprobre sur la France, tant par l'organe de son correspondant régulier de Paris que par celui de son collaborateur qui se dissimule derrière une petite étoile, en bas de la première page et à droite de celle-ci, quand on n'appelle pas à la rescousse la bonne volonté des lecteurs, dont les lettres, depuis janvier dernier, constitueraient la plus extraordinaire des anthologies — il y a, en

particulier, un article sur Paris, la grande « Babylone » qui aurait dû être depuis longtemps traduit — de ces infâbles gallophobes transalpins. On sait que leur appétit, aiguisé depuis l'aventure d'Ethiopie, n'aspire à rien moins qu'à digérer ces gros morceaux qui ont nom Tunisie, Comté de Nice, Savoie et, *last not the least*, Corse. Le *Popolo d'Italia* a donné, sur l'*italianité* de cette dernière île et sur celle de son plus illustre fils, Napoléon, divers articles, dont il y aurait lieu, en en communiquant le texte en notre langue, de relever l'impudence insolente. La Corse — qui l'ignore? — a son Histoire depuis longtemps élucidée et nul ne saurait ignorer que sa possession, après avoir, dans l'antiquité, fait l'objet de luttes acharnées entre les peuples dominateurs de ces temps lointains, en particulier Carthaginois et Romains, fut ensuite disputée par les Vandales, les Byzantins, les Ostrogoths, les Francs et les Sarrasins, pour tomber, au XI<sup>e</sup> siècle, aux mains des Pisans, puis, au XIV<sup>e</sup>, à celles des Génois, qui la gardèrent sous leur tyrannie jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, non sans que leur régime d'oppression n'ait donné lieu à conspirations et révoltes innombrables, où se détachent des noms comme ceux d'Arrigo della Rocca, Vincentello d'Istria, Giampolo da Leca, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, Renuccio della Rocca et le fameux Sampiero di Bastelica — dont on a récemment rajeuni, en France, dans quelques essais, le souvenir (1) — au XVI<sup>e</sup>. Quand, en 1729, la coupe déborda, c'est que le gouvernement des Génois, malgré ses efforts pour étouffer la révolte à l'aide d'auxiliaires germains, avait vraiment poussé les abus à un degré où ils étaient devenus intolérables. L'histoire du Baron Théodore de Neuhoß, l'aventurier westphalien, n'a sans doute pas besoin d'être ici évoquée pour qu'on comprenne ce que nous voulons

---

(1) Cf. le *Sampiero* de Mme Catulle-Mendès.

brièvement rappeler, ni la glorieuse équipée de Pascal Paoli, qui fit perdre aux Génois leur possession de la Corse, sauf Bastia. Cédée à la France en 1768 par le Traité de Versailles, la Corse, en dépit de l'intermède de résistance de Paoli et de son appel aux Anglais, est une terre française et si quelques énergomènes — n'y en a-t-il pas en d'autres de nos Provinces, ainsi, pour ne parler que de leurs plus récents exploits, en Bretagne? — s'y distinguent par un séparatisme mort-né, nul ne saurait raisonnablement révoquer en doute une telle vérité. *A l'odeur seule, je devinerais la Corse, les yeux fermés*, confessait son illustre fils, plus haut cité et l'enthousiasme de ce grand Corse, qu'il serait d'ailleurs édifiant de rapprocher, sur le même terrain des beautés naturelles, de celui d'étrangers célèbres, ainsi l'Allemand Grégorovius, ne se séparait pas de la joie profonde que donnait le sentiment que, ces beautés, c'est dans l'atmosphère et la douceur de vivre françaises qu'il en jouissait. On a peut-être encore présentes à l'esprit les pages merveilleuses de Guy de Maupassant sur le voyage de noces en Corse des tristes héros d'*Une Vie* et les réflexions humoristiques d'Alphonse Daudet, dans son *Nabab*, sur la réalisation du chemin de fer Ajaccio-Corte, comme, encore, les fantaisies imaginatives de Pierre Loti à sa visite de la maison des Bonaparte rue St-Charles à Ajaccio, mais je recommande à qui, ne connaissant pas la Corse *de visu* et lisant l'anglais, voudrait en avoir quelque impression point trop inexacte, parmi la masse des ouvrages, en cette langue, sur elle, les *Corsican Studies* de J. W. Barry, à Londres, chez Sampson Low, ainsi que les deux volumes de Gertrude Forde, chez Bentley : *A Lady's Tour in Corsica*.

Ceci posé — et il serait si tentant d'être un peu plus prolix! — nous nous effaçons devant le *Popolo d'Italia*, auquel, pour l'édification du lecteur qui, comme nous, ne

le hante pas chaque jour, il était réservé de proclamer, sous la plume d'un collaborateur répondant au nom de Luigi Venturini, la vérité philologique fasciste — qui n'est pas la Vérité tout court, hélas ! — sur l'Île de Beauté. L'article que nous traduisons est à la page 4 du n° du dimanche 5 mars 1939, XVII E.F.

« Une des œuvres qui, actuellement, honorent le plus  
« l'esprit italien, c'est certainement l'*Atlas Linguistico-ethnographique Italien de la Corse* (2). L'œuvre puis-  
« sante, parvenue déjà à son septième volume, s'impose  
« non seulement à l'attention des gens studieux, mais jus-  
« tifie de façon inattaquable, défiant toute critique, supé-  
« rieure à toute discussion, le très ancien et jamais abattu  
« italianisme de la belle Île, italianisme qui, bien que  
« vilipendé, méconnu, frappé, persécuté, dénaturé, sub-  
« siste, vif et obstiné, comme la flamme du phare qui ne  
« s'éteint jamais sous la furie du vent ou le déchaînement  
« de la tempête.

« Les *Atlas Linguistiques* représentent, comme on  
« sait, précisément l'un des derniers aspects de la science  
« du langage. Qui dit langue, dit vie extérieure et in-  
« time d'un peuple, plutôt que d'un individu. C'est l'ex-  
« pression directe de sa vitalité et, en l'étudiant sous ses  
« formes et dans son développement, on pénètre dans  
« l'origine, le caractère et les vicissitudes historiques des  
« groupes qui la parlent. La langue possède une vitalité  
« qui résiste à toutes les menaces du Temps et un peuple  
« ne meurt pas, aussi longtemps qu'il conserve sa langue,  
« en dépit des coups que lui porte l'Histoire. Pour bien  
« connaître la langue italienne dans ses caractères vitaux,  
« il faut l'étudier dans les dialectes qui l'ont formée, car  
« ce sont eux qui lui ont transmis la latinité dont ils  
« étaient les intimes possesseurs et, avec cette latinité, les

---

(2) Gino Bottiglionni : *Atlante linguistico-etnografico italiano della Corsica*, tome VII, 1939.



« éléments italiens antérieurs qui entrèrent dans la formation du latin. Mais les dialectes italiens, véritables « « sous-langues » et toujours très vivants aujourd'hui « encore dans toutes les régions de la Péninsule et des « Iles, pour bien les reconnaître, il faut se maintenir dans « le groupe qui les supporte et là, de localité en localité, « écouter comment un objet donné est appelé, comment « une expression donnée est rendue. Si, sur la carte géographique de cette région en question, j'inscris, sur « chaque localité enquêtée, les vocables différents par « lesquels l'objet donné est désigné, sous leur diversité, « pour légère qu'elle puisse être, d'orthographe et de « phonétique, j'obtiens une table d'atlas linguistique qui « me révèle l'aspect synthétique des dits vocables.

« De là on peut saisir combien le groupe dialectal en « question se rapproche, ou non, dans son origine ou sa « dérivation, des autres groupes qui ont concouru à former la langue. Tel est *grosso modo* un atlas linguistique et sa fonction réside dans la détermination de la « nature d'une langue. La difficulté de sa complication « est dans la méthode à suivre. Pour s'emparer d'un dialecte, il faut le prendre de vive voix en interrogeant « l'homme local. Or le laboureur, le pâtre, le cantonnier se sentent gênés devant l'étranger inconnu qui, en « tout sérieux, leur pose des questions. Ils craignent de « paraître ignorants. Ils répondent de travers. Ils se font « mal comprendre. De là les bévues dont se rendent coupables certains « intéressés » aux dialectes italiens, bévues comme en fait seule la haute science lorsqu'elle « s'en donne la peine.

« C'est bien différemment et mieux que s'y est pris « Gino Bottiglioni. L'illustre linguiste de Bologne a « conçu le plan de son puissant travail d'une façon autre, « à la suite d'une longue et constante fréquentation des « lieux et des hommes et par sa connaissance des choses,

« de sorte qu'en se rendant en tel ou tel endroit pour y  
« interroger, ou, mieux, y causer, il savait d'avance de  
« quels milieux il s'agissait, leur physionomie étant fa-  
« milière à l'enquêteur. D'après cette méthode, le mot  
« qu'il s'agit de connaître s'obtient non par quête di-  
« recte, isolée, mais au moyen d'une conversation habile-  
« ment guidée, qui fait sortir spontanément la forme du  
« mot des lèvres de l'autochtone. Veut-on un exemple ?  
« Choisissons le terme « tuile » et voyons comment il est  
« rendu dans les diverses localités de l'île. L'enquêteur,  
« dans les lieux qu'il a choisis préalablement, engage  
« une conversation sur les toits qui s'endommagent plus  
« ou moins facilement. Ce thème passionne enquêteur et  
« enquêtés, qui se mettent à parler tuiles, poutres, divers  
« genres de toitures, naguère et aujourd'hui. C'est l'en-  
« quêteur lui-même qui, sans le savoir, fournit toute une  
« nomenclature, où les mots vivent dans les phrases et où  
« ces dernières s'enchaînent les unes aux autres de ma-  
« nière à ce que le parler authentique s'en dégage. Et le  
« linguiste enquêteur cueille dans cette conversation le  
« vocable, ou les vocables qu'il voulait connaître, sûr  
« que ce sont ceux-là mêmes avec leur sens, leur pronon-  
« ciation et surtout leur expression phraséologique. Nul  
« ne s'exprime par mots détachés, à la manière des pages  
« de vocabulaires, mais on parle par phrases vivantes,  
« qui répondent à une pensée déjà formée intérieurement.  
« A l'aide, ensuite, des proverbes et de l'exposé des us  
« et coutumes, l'objet dont on veut savoir comment il se  
« rend d'un lieu à un autre lieu est ainsi exprimé dans sa  
« complète sincérité phonétique. Il ne reste plus qu'à pro-  
« céder aux comparaisons et à faire jouer les critères syn-  
« thétiques qui en découlent pour obtenir le résultat scien-  
« tifiquement inattaquable.

« Nous laisserons les savants juger de la portée scienti-  
« fique de l'œuvre puissante de Bottiglionni. Pour le

« grand public italien, c'est une tout autre portée, une  
« persuasion fort différente qui en découle et cette per-  
« suasion sera peut-être la meilleure justification de la  
« méritoire fatigue du professeur de Bologne. Car on y  
« trouve la preuve la plus liée au vrai, la plus adhérente à  
« la vie que la Corse est purement, irréductiblement ita-  
« lienne.

« La Corse ! Depuis des temps immémoriaux, aucun  
« Italien n'a douté que l'Île n'appartînt à l'Italie. C'est  
« là une sorte de notion insérée dans la conscience natio-  
« nale, insérée, aussi, dans la conscience des Corses,  
« lorsque ceux-ci scrutent leur conscience — ce que, de-  
« puis quelque temps (depuis trop longtemps peut-être),  
« ils n'osent, ou ne savent plus faire. Mais la géographie,  
« mais l'histoire, mais la tradition peuvent parfois être,  
« que dis-je ? sont non seulement mal comprises, mais  
« encore de parti pris attaquées, quand la mauvaise foi  
« est de la partie. Seul le témoignage de la langue est  
« inattaquable, puisque sa vitalité même offre les élé-  
« ments d'une démonstration du rapport ethnique d'un  
« peuple. Des centaines de tables de Bottiglionni — dont  
« chacune contient un mot et fait vibrer le sens intime de  
« ce mot à travers toute l'Île — il appert que les gens de  
« la Corse sont de très antique origine italienne, de beau-  
« coup antérieure à la romanisation et se rattachent aux  
« groupes du versant tyrrhénien de l'Italie méridionale.  
« La romanisation n'a eu que peu d'effets sur eux, de  
« même que, lors des guerres, les Romains n'eurent que  
« peu d'influence sur les groupements méridionaux, dont  
« ils furent peut-être davantage les débiteurs que les  
« créanciers. Cette antique « italianité » a été, vers l'an  
« 1000, étouffée par l'influence toscane, qui porta sur  
« la langue, les idées, les usages et la Corse s'y adapta,  
« s'y immobilisa et ne changea plus, se maintenant, même  
« à travers ses vicissitudes historiques, dans un archaïsme

« de vertus et de défauts — les unes et les autres copieux  
« — propres à l'Italie des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. La Fran-  
« ce? Après 1870 — auparavant, elle n'a, en fait,  
« point entamé le caractère italien de l'Île — elle a  
« étendu un très léger voile de vocables abâtardis et d'i-  
« dées encore plus équivoques sur les principaux centres  
« habités et ce, grâce au fonctionnarisme et au vice élec-  
« toral, qui sont l'unique démonstration politique que, jus-  
« qu'ici, les Corses aient eue de la France. L'Italie anti-  
« que, celle du Moyen-Age et celle de la Renaissance,  
« est dans la terre de Corse, parce qu'elle est dans son  
« parler vif et vibrant, au même degré que dans n'im-  
« porte quelle autre région de la Péninsule, sinon, peut-  
« être, davantage. Et c'est là ce que dit l'œuvre de Botti-  
« glioni et l'illustre auteur n'eût pu désirer aspirer à  
« mieux mériter de la Corse et de sa grande Mère ».

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter M. Luigi Ven-  
turini. Evoquons seulement un souvenir. En 1924 —  
dans le n° du 15 avril — nous avons publié, dans le  
*Mercure de France*, un petit article sur certains aspects de  
la langue corse. Nous reçûmes, le 16 mai suivant, du Di-  
recteur de l'*Annu Corsu* et collaborateur actif de  
l'*Aloès*, une longue communication, écrite à Rome, 8,  
Via Vicenza. « Le dialecte local — nous disait M. P.  
Arrighi —, illustré par une pléiade de poètes *cyrnéens*, a  
conservé pour nous une valeur intangible de tradition sa-  
crée et de trait d'union intellectuel et sentimental : les  
Corses exilés sur tous les points du globe suivent le mou-  
vement actuel avec toute la sympathie de leur cœur, où  
la fidélité à la « petite patrie » ne diminue pas le culte  
passionné de la grande... » Ces mots résument toute la  
situation actuelle de la Corse à l'endroit des rodomon-  
tades italiennes. Et l'on sait, au demeurant, quel fut,  
tout récemment, le pourcentage des Italiens habitant la  
Corse et qui ont demandé à être restitués aux délices du



paradis mussolinien ! Mais nous n'avons pas à insister. Notre confrère de *Louis-le-Grand*, Ambrosi, a su dire dans cette *Revue de la Corse* — malheureusement, comme il s'en plaignait dans le n° de mai-juin 1935, p. 181, démunie de tous appuis officiels —, les paroles qui s'imposaient (3).

CAMILLE PITOLLET.



---

(3) N° de novembre-décembre 1938, p. 285 et suivantes.

## Un accident à bord du Général Bonaparte

---

Dans son numéro du 26 novembre 1938, la **Gazette du Palais** reproduit le texte d'un arrêt rendu le 21 juin 1938 par la Cour de Cassation (Chambre civile) au sujet d'un accident qui s'est produit le 18 juillet 1930 à bord du **Général Bonaparte** de la Compagnie Fraissinet, au cours d'un voyage de Bastia à Nice.

Madame P... avait pris, à bord de ce paquebot, une place de pont : peu après le départ, au large du Cap Corse, une tempête s'éleva ; Mme P... était assise sur une chaise pliante et elle se leva, soit qu'elle en ait reçu l'ordre, soit qu'elle ait voulu s'abriter, une bousculade se produisit par suite d'un violent tangage, et elle fut renversée, comme elle tenait sa chaise à la main. Elle eut la première phalange du pouce de la main droite entièrement sectionnée par la brusque fermeture de la chaise. L'un des officiers, informé, fit une forte application de teinture d'iode sur le doigt blessé.

A son arrivée à Nice, le médecin de la Compagnie la reconnut atteinte d'une amputation accidentelle de l'extrémité du pouce et, dans une clinique de Cannes, on constata une lésion consistant en un écrasement d'une phalange, compliqué d'une brûlure due à la teinture d'iode et le médecin dut procéder à l'amputation de la deuxième phalange.

Ayant assigné la Compagnie Fraissinet comme responsable de l'imprudence commise par l'un de ses officiers, et se fondant sur ce que ce dernier, en l'absence d'une personne capable de donner des soins, avait à tort fait une application de teinture d'iode, le Tribunal de Commerce retint la responsabilité de la Compagnie, alloua une indemnité provisionnelle à Mme P..., et commit un expert aux fins d'évaluer l'incapacité subie par elle (29 janvier 1931).

Appel devant la Cour d'Aix par la Compagnie Fraissinet, qui confirma le jugement entrepris : attendu, disait notamment l'arrêt, que si le décret du 21 septembre 1908 ensuite de la loi du 17 avril 1907, permettait à la Compagnie de transports de ne pas avoir un personnel médical à bord du paquebot **Général Bonaparte**, il était prescrit par l'art. 120 du même décret au capitaine de donner des soins aux malades ; or des soins déplorables ont été donnés à Mme P..., ils ont aggravé son mal ; au sens de l'art. 1384 C. Civ., la Compagnie doit donc répondre des actes de ses préposés qui, tenus de donner les premiers soins à la blessée, lui ont fait une application défectueuse de médicaments, ainsi qu'il résulte des termes d'un certificat précis du médecin qui a traité la victime.

Pourvoi en Cassation par la Compagnie Fraissinet qui soutenait que « le propriétaire du navire n'est responsable du fait du capitaine, que pour ce qui est relatif à la conduite du navire, ce à quoi il est impossible de rattacher les soins donnés à un passager et que, d'autre part, la responsabilité de la Compagnie ne pouvait être retenue qu'en cas de faute lourde, et qu'en l'espèce le capitaine avait fait usage d'une médication normalement employée et aussi inoffensive que la teinture d'iode ».

Le pourvoi a été rejeté par ces motifs : « Les soins à donner aux passagers rentrent dans les obligations légales imposées au capitaine ; aussi bien, si la personne appelée à soigner un blessé ou un malade ne peut-être tenue pour responsable de sa non-guérison, si on ne peut exiger de quelqu'un qui n'est pas médecin une science et une habileté exemptes de toute critique, un officier du bord, chargé par les règlements de donner des soins d'urgence, remplit les devoirs d'un infirmier, dont il doit avoir les connaissances ; il ne peut, sans commettre une faute, ignorer ou méconnaître les dangers que présente l'emploi excessif de l'usuel produit, désinfectant, mais corrosif, qu'est la teinture d'iode ».

L'arrêtiste de la **Gazette du Palais** ajoute :

« En prévoyant que le capitaine donnerait des soins aux malades dans les traversées de moins de 48 heures, le décret n'a eu évidemment en vue que des soins très simples de première urgence. L'instruction des capitaines doit donc comprendre des notions d'hygiène courante et quelques principes très simples de thérapeutique ».

Relevons que l'accident, sur lequel la Cour Suprême a statué en juin 1938, remonte à juillet 1930 et gageons que les capitaines de la Compagnie Fraissinet n'auront plus l'idée d'employer la teinture d'iode, en cas d'accident à leur bord.



## Trouvaille archéologique

En 1938, M. Manganelli, propriétaire de la scierie sise à Ajaccio, sur le territoire du quartier Saint Jean, où s'éleva jadis l'agglomération qui précéda la ville actuelle, eut l'idée de faire exécuter quelques travaux d'agrandissement sur son chantier. Ses ouvriers mirent à jour, à une profondeur assez faible, qui ne dépassait pas 1 mètre 50 de très nombreux ossements et un beau sarcophage qu'ils réussirent à retirer sans trop de dommages. Deux cassures franches le partagent en trois morceaux, qu'il a été possible de rapprocher simplement, pour avoir une idée de l'ensemble.

Ce sarcophage mesure 1 m. 82 de longueur, 0 m. 55 de largeur et 0 m. 53 de hauteur (dimensions extérieures) ; le parois ont 5 à 6 centimètres d'épaisseur. Il est en marbre de belle qualité et l'artisan qui le fit était certainement doué d'un assez joli talent. On verra d'après la reproduction photographique ci-jointe que les personnages sont très finement sculptés et certains détails anatomiques, tels que les muscles saillants des cuisses, dont les pieds reposent sur le sol, montrent que le marbrier n'était pas un apprenti.

Le personnage auquel était destiné le cercueil est certainement celui qui figure au centre du bas-relief, vêtu d'une tunique et d'une longue robe (toge) qui passe par-dessus son épaule gauche et tombe sur le bras droit ; ses deux mains semblent tenir un rouleau cylindrique, qui est peut-être un *volumen* (livre ou manuscrit). Le personnage est entre deux génies ou peut-être simplement deux esclaves qui, de leur main droite supportent un vase et de la gauche retiennent l'extrémité d'une draperie ou pièce d'étoffe étalée dans le dos du personnage principal ; elle doit servir à l'envelopper dans son tombeau : c'est le



suaire. Six autres figures d'hommes accompagnent le défunt, trois de chaque côté. Un seul est vêtu, celui de gauche. Sa tunique est serrée à la ceinture, mais sa toge, rejetée par derrière et par dessus l'épaule gauche, est une de ces *togae restrictae* ou étroites qui habillaient les citoyens de condition moyenne. Il porte sur les épaules, en la tenant par les pattes, une brebis ou un agneau (c'est de là que viendra plus tard l'allégorie du Bon Pasteur qui figurera sur tant de tombeaux chrétiens). Son chien gambade à ses pieds et s'efforce de bondir jusqu'à l'animal. Un des cinq autres esclaves tient un vase, identique à celui des deux premiers, dans la main droite et dans la gauche, par les pattes, peut-être un chevreau. Le personnage qui occupe la place correspondante, à droite, tient au contraire une grosse grappe de raisin et un gros bâton, tandis qu'à ses pieds un chien au repos le regarde tranquillement ; évidemment ce fruit ne l'excite pas. Enfin, le dernier esclave ou génie, qui est à côté, élève dans sa main droite un animal qu'à ses longues oreilles on croit pouvoir appeler un lièvre ou un lapin. Ajoutons comme détails curieux qu'un tout jeune enfant, absolument nu, enferme dans ses deux mains serrées un oiseau, peut-être une tourterelle et qu'un autre volatile accroupi à gauche du défunt (droite du bas-relief) pourrait être, à cause de son gros bec, considéré comme une perdrix.

Nous sommes donc, à n'en pas douter, en présence d'une scène de funérailles. On pourrait supposer que le défunt fut un propriétaire-chasseur que ses esclaves accompagnaient à sa dernière demeure avec les pièces de gibier qu'il aima pourchasser ou avec les animaux qu'il éleva dans son étable ou avec les fruits que sa propriété lui fournissait. Il devait être un riche personnage, car pour pouvoir s'offrir un aussi somptueux cercueil, que l'Italie seule pouvait lui fournir, il fallait avoir des ressources élevées.

Nous ne pensons pas en effet qu'il y ait eu à ce moment, dans la colonie romaine et agricole du *Campu di l'oru* (Ajaccio) un atelier d'artistes capables de fabriquer un semblable monument. D'ailleurs le marbre dont ils se sont servis est d'une blancheur trop immaculée et d'un grain trop fin pour être corse ; il doit provenir de l'Italie.

Quelle peut en être l'époque ? Nous savons qu'il y avait dès le second siècle, après Jésus-Christ, au temps des Antonins, une forte agglomération de paysans, d'esclaves libérés, de colons enfin à cet endroit, car on en a trouvé de nombreux vestiges (1). L'absence de tout attribut chrétien dans le bas-relief, la nudité des esclaves ou des génies, leur facture même le font remonter à ce second siècle ou au début du troisième. Il ne conviendrait pas de descendre davantage dans le temps, car le milieu du III<sup>e</sup> fut une ère de désordres et d'anarchie. Les vêtements des personnages eux-mêmes correspondraient bien à cette date que nous fixons : les esclaves portent la *lacerna*, qui est un manteau ouvert par devant et retenu aux épaules par une agrafe (*fibula*). Le personnage central étale son importance avec sa tunique de dessous (chemise), sa toge (*pallium*) qui l'enveloppe entièrement et qui, bien ajustée, tombant élégamment, indique sa distinction ; cette toge est même une *toga fusa* qui permet de passer les mains, en usage dans les deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Enfin ses chaussures sont montantes et s'appellent *Calcei*, comme les portaient les sénateurs. Quant à l'usage du

---

(1) Robiquet a écrit : « On a trouvé à différentes époques, près d'Ajaccio, dans les vignes dites de saint Jean, situées sur la gauche de la route de Bastia, entre la chapelle Sainte Lucie et Castel Vecchiu, des monnaies romaines et d'anciennes sépultures. On y voyait aussi les ruines de l'ancienne cathédrale dédiée à Saint Jean. Outre les tombeaux que renfermaient les caveaux de l'église, on trouvait souvent, en faisant creuser des canaux dans les vignes voisines, de grandes jarres en terre cuite, d'un rouge vif et de forme ovale, qui enfermaient chacune un squelette et une clef. » (*Recherches historiques et statistiques sur la Corse*, p. 10. — 1835).



Sarcophage romain découvert à Ajaccio (quartier Saint-Jean)





sarcophage, il indique que les corps n'étaient plus incinérés, comme au temps de la République, mais ensevelis, comme le voulait le christianisme, dont l'influence grandissait.

Nous ajouterons que les ossements épars qui ont été trouvés avec le sarcophage semblent indiquer que les corps avaient été jetés pêle-mêle dans le sol et qu'on se trouverait en présence d'un *puticulus* (petit puits), servant de charnier pour la gent populaire ou les personnes de médiocre condition, autre preuve que les morts étaient alors non brûlés, mais ensevelis.

En tout cas, nous souhaitons que des remarques nouvelles soient faites par ceux qui verront cette image et qu'elles viennent corriger et compléter celles que nous faisons ici. Leurs commentaires nous permettraient de dater exactement ce sarcophage qui est beaucoup plus beau que celui de Tralavetu (2) et plus grand. Ils nous permettraient de préciser nos connaissances historiques sur l'époque romaine en Corse et sur les étapes de notre civilisation antique.

Il est donc désirable que cette trouvaille aille rejoindre la précédente au musée d'Ajaccio. On nous dit que M. Manganelli ne la céderait que contre une somme rondelette. Nous souhaitons qu'un de nos compatriotes assez fortuné ait l'ambition de soustraire cette jolie pièce archéologique à la convoitise étrangère, à la vanité d'un particulier ou aux injures du temps et des hommes et qu'il en fasse, après l'avoir acquis, donation au musée d'Ajaccio. La ville elle-même l'y aiderait certainement. En tout cas la pire erreur serait de lui laisser quitter le territoire où il fut enfoui et caché si longtemps. Quand il se-

---

(2) Les dimensions de celui-ci, dit de Tralavetu, territoire de Bastelicaccia, sont de : 1 m. 16 pour la largeur, 0 m. 41 grande largeur et 0 m. 38 petite largeur, 0 m. 29 de hauteur. Il est actuellement au musée d'Ajaccio.

rait parti pour une destination quelconque, ce sarcophage n'aurait plus ni le même intérêt ni la même valeur. Quel Corse intelligent et instruit sera capable de consacrer quelques milliers de francs à cette donation et voudra attacher son nom à ce geste patriotique?

A. AMBROSI-R.



## Notes historiques

---

Dans son *Louis-Philippe*, M. Lucas-Dubreton raconte « que le 23 février 1848, sur le Boulevard des Capucines, un gaillard barbu, faisant tournoyer une torche s'approche du colonel du 14<sup>e</sup> d'infanterie : « Tu n'es qu'un blanc-bec, je vais te griller la moustache ». Un sergent de grenadiers, un Corse nommé Giacomoni, tout dévoué à son chef, croise la baïonnette : quelqu'un écarte l'arme, mais l'homme revient à la charge, tente de frapper le colonel avec sa torche. Alors le sergent fait feu, brûle l'homme à bout portant. Les deux compagnies du 14<sup>e</sup> placées devant le ministère des Affaires étrangères, à côté de la rue du Rempart, ne sachant d'où le coup est parti et se croyant visées, tirent à leur tour. Une rafale... Les habitués de l'émeute, les vieux routiers s'aplatissent la face contre terre, puis s'égaillent, mais les autres... En un instant le boulevard se vide ; d'un côté la foule défile en poussant des cris de terreur : de l'autre, les soldats terrifiés s'engouffrent dans le ministère. Sur le pavé, çà et là on distingue des masses noires, on entend des lamentations ».

Ce fut donc un Corse qui fut la cause de la fusillade des Capucines, en accomplissant un geste tout à son honneur. (P. de C.).

*Paganini et Elisa Bonaparte.* — Quand, il n'y a pas encore de trop longs mois, la Gaîté Lyrique d'abord, puis l'*Opéra-Comique* ensuite offrirent à leur public les joyeusetés de l'opérette de Franz Lehar, dont le virtuose

du violon faisait les frais, qui, parmi les auditeurs de cette fantaisie fut à même de démêler le vrai du faux, ou, si l'on veut, la fantaisie de l'histoire? On savait sans doute vaguement que ce Génois, mort à Nice le 27 mai 1840, à l'âge de 58 ans, avait été l'ami de la sœur du César, devenue l'épouse de son compatriote, ce Bacciocchi dont la faveur impériale fit en 1805 — c'est de 1797 que date le mariage d'Elisa, née à Ajaccio le 3 janvier 1777 avec Felice — un Prince de Lucca et Piombino et, en 1809, un Grand-Duc de Toscane. On savait peut-être encore qu'Elisa n'avait rien eu de plus pressé que de donner à Paganini un grade de capitaine de gendarmerie, corps qui jouissait, à cette date (1806), d'un caractère privilégié et dont les postes étaient recherchés par la noblesse lucquoise. Mais ce qu'on ignorait, certainement — parce que nul n'avait eu l'idée de recourir à la biographie du Don Juan d'opérette par Connestabile —, c'est qu'il en fut de notre Niccolò à Lucques ce qu'il en avait été, peu avant, de Godoy au Palais Royal de Madrid, puisque l'un et l'autre, doués d'une sorte de puissance surnaturelle de séduction, étaient vite devenus les amis de cœur de leurs souveraines, sous prétexte de musique — encore que, dans le cas de Godoy, il s'agisse d'une légende. Elisa, en tout état de cause, s'enflamma aussi vite que Marie-Louise et devint aussi vite qu'elle furieusement jalouse de son ami. A Massa, à Marlia, à Saltacchio, les rendez-vous étaient devenus du domaine public et quand eut lieu le transfert à Florence, le capitaine Paganini, armé de son grand sabre et de son merveilleux violon, y suivit, comme bien l'on pense, sa trop sensible souveraine... Au lieu de finir par des chansons, la comédie se termina par un drame. Paganini appliqua, avant de le connaître, l'adage napoléonien, qu'en *amour le meilleur courage, c'est la fuite*. A la suite d'une scène plus particulièrement violente, le soliste abandonna le théâtre de



ses exploits, dédaignant les pleurs de sa souveraine. Il eût pu, en lui rendant son cœur, monter sans doute en grade. Il préféra l'honneur à la gloire et s'enfuit pour ne plus revenir. A bientôt, sans doute, dans la *Collection des Grands Virtuoses* — ou quelque chose d'approchant — un Paganini selon les recettes de l'historiographie à la mode du jour... — C. P.



## Revue de la Presse

---

**Journal d'Antoine Viterbi.** — **Marseille-Matin** évoque l'affaire qui passionna toute la Corse au début du XIX<sup>e</sup> siècle et dans laquelle Viterbi, accusé d'avoir donné la mort à un membre de la famille Frediani, avec laquelle ses propres parents étaient en état d'inimitié depuis près d'un demi siècle, fut arrêté, jugé et condamné à mort, probablement parce que des raisons de politique intérieure s'en mêlèrent. Pour attester son innocence, qu'il avait affirmée dès le premier jour, il se laissa mourir de faim dans sa prison et son Journal nous fait connaître sa lente et courageuse agonie. (25 déc. 1938).

Voici la fin du Journal qu'il tint dans sa prison où il demeura vingt-quatre jours sans boire, ni manger, en 1821 :

17 décembre, à 10 heures. — La journée d'hier fut très tranquille. La soif fut supportable, les pulsations régulières, la vision claire, le cerveau libre, le ventre et l'estomac en parfaite tranquillité. Aujourd'hui je suis dans le même état. Cependant le pouls est extrêmement faible. Je meurs, l'âme pure et innocente. Je finis mes jours dans cette tranquillité que concurent les Sénèque, les Socrate, les Pétrone.

18 décembre, à 11 heures. — Je suis sur le point de finir mes jours ; avec la sérénité du juste. La faim ne me tourmente plus, la soif est entièrement passée ; l'estomac et le ventre sont en parfaite tranquillité. La tête est libre, la vision claire. Bref un calme général régné tant dans mon cœur que dans ma conscience et dans tout le reste de mon corps. Les courts moments qui me restent à vivre s'écoulaient tranquillement, comme court l'eau d'un petit ruisseau sur une plaine douce et sans pente. La lampe est prête de s'éteindre faute de liquide capable d'alimenter la lumière !

19 décembre. — Tous les symptômes précurseurs de la mort sont là. Ils s'appesantissent sur mon corps affaibli. Le pouls s'atténue de plus en plus ; il fuit en tressautant vers le coude. Le chant sinistre du grillon de septembre retentit souvent à mes oreilles...

**Descendance de Pascal Paoli.** — Ceux qui s'intéressent à la généalogie du premier et dernier président de la République corse et à celle de son frère Clément la trouveront détaillée et complète dans le numéro du **P. B.** du 4 janvier 1939.

**Pascal Paoli français.** — Toute sa vie Pascal Paoli rêva de devenir français. Jeune lieutenant, il sollicita son admission dans le Royal Corse, qui était au service de la France. Plus tard, vers 1765, il accepterait de devenir le gouverneur de la Corse, sous le protectorat de la France. S'il rompt avec elle, c'est parce que le ministre Choiseul ne veut pas honorer davantage celui qui a libéré la Corse du gouvernement génois. Exilé

à Londres, Paoli se garde d'intriguer contre la France, même si ses amis l'en sollicitent. En 1790, il consent à devenir sujet français parce qu'il est assuré de rester le premier en Corse ; s'il rompt en 1793 avec la Convention, c'est parce qu'elle est devenue persécutrice et l'a menacé d'arrestation. Exilé une seconde fois à Londres, il recommande toujours la soumission envers la France et quand son compatriote Napoléon remporte la victoire d'Austerlitz, il a le courage d'illuminer son appartement. On peut donc déclarer que non seulement Paoli n'était pas antifrançais, mais bien plutôt, qu'il était francophile. (P. B., 5 janvier 1939).

**De Thermes, guerrier.** — D'après le commandant Vivienne, dans le *Temps*, de Thermes était un chef pusillanime, presque poltron, ce que ses amis traduisaient par le mot : prudent. Or il semble que débarqué en Corse à l'âge de 72 ans, il se montra en effet fort prudent, ce qui ne l'empêcha pas de faire la conquête de l'île en peu de mois. Il est vrai qu'il y fut aidé par Sampiero, qui, lui, était entreprenant et audacieux. De Thermes, fortifia Ajaccio et Saint Florent, car gouverneur en même temps que général il lui fallait garder après avoir conquis. En tout cas il s'entendit avec Sampiero, tandis que Jordan des Ursins se disputa vite avec le chef Corse.

**Le pape Formose.** — Ce fut le seul pape d'origine corse, puisque né à Perellu, quartier de Vivario et émigré à Portu, près de Rome. Comme souverain pontife, il condamna l'évêque de Constantinople, Photius, qui fut l'auteur du schisme grec et il sacra empereur le bâtard carolingien Arnulf, qui avait envahi l'Italie et menaçait Rome. Il semble que ce fut pour éviter à cette ville les horreurs d'un sac et, en effet, comme empereur il n'osa plus dévaster ses états et revint en Allemagne. Dès que Formose fut mort, son successeur, qui était son ennemi, le fit déterrer, le fit recouvrir des ornements pontificaux, condamné à être mutilé et déchu. La scène, que le grand artiste Laurens a peinte, dut être macabre et donne des gens de l'époque une idée sauvage. (P. B., 8 janvier).

**La création du Royal-Corse.** — S'il y eut une institution qui favorisa le rattachement de la Corse à la France ce fut certes le régiment dit du Royal Corse. Il fut recruté uniquement dans l'île. Officiers et soldats, mis au service du roi de France, constituèrent une pépinière de partisans convaincus de l'annexion française. Or sa création fut proposée par dame Colonna (née Colonna Bozzi) au général Maillebois, qu'elle avait logé chez elle, et qui aurait bien voulu ce régiment en Corse, mais à la condition de le dissoudre ensuite. Or Diana Colonna, la Chevreuse corse, comme les officiers français l'avaient surnommée, intrigante et habile, devait être un agent secret du gouvernement français. Elle écrivit à celui-ci et peu après le cardinal Fleury enjoignit à Maillebois de procéder à la formation de ce régiment. Il comprit alors à qui il avait eu affaire. Le lien qui devait unir si fortement la Corse à la France venait d'être créé. (P. B., 21 janvier).

**Le parti français en Corse.** — D'après l'abbé Ambroise Rossi, le parti français au temps de Pascal Paoli était très nombreux et si les Corses avaient été invités à se déclarer, ils se seraient certainement prononcés pour les Français. (Nous n'en doutons pas). Pourquoi ? D'abord les gros propriétaires y auraient été favorables, car tous ou presque tous avaient des parents qui servaient sur le continent dans les armées du Roi Louis XV et c'est d'eux que venait dans l'île la monnaie qui circulait. Ces propriétaires avaient en outre, entre eux, des liens de parenté. Ils formaient donc un parti. Marbeuf le savait. Dumouriez lui-même qui servait dans l'île avait même proposé au gouvernement de coordonner ce parti. Un lieutenant obscur, Siméon de Buochberg, qui était en permission en Corse, pensait de même. François de Gaffori, le fils du martyr de 1753, partageait ses sentiments. Paoli, qui n'ignorait rien, s'était ingénié à disperser les membres de ce parti français et c'est parce qu'il craignait de voir la France rétrocéder après sa victoire l'île aux Génois (ce qu'elle avait déjà fait précédemment), qu'il n'osa pas se déclarer immédiatement pour elle. C'est ce que nous avons toujours soutenu. (P. B., 21 janvier).

**Rousseau et Napoléon.** — Le projet de Constitution de J. J. Rousseau pour la Corse ne vaut rien, car il ne tient aucun compte ni des habitudes, ni des mœurs de la Corse. Si on l'avait appliqué, il aurait sans doute conduit à un échec. Mais l'influence exercée par Rousseau sur ses contemporains était telle qu'on attendait merveille de lui. Napoléon en a été fortement enjoué, comme pouvaient l'être les âmes inquiètes de l'époque. Pauvre et isolé, il se complaisait dans la lecture du Contrat social, mais un peu plus tard il en reconnaitra l'impossible application et qualifia son auteur de bavard et d'idéologue dangereux. Le réaliste qu'était Napoléon ne pouvait pas longtemps vivre dans l'idéologie. (P. B., 27 janvier).

**François de Gaffori.** — Au cours de la tourmente que les événements de Paris provoquaient en Corse, le vicomte de Barrin, responsable de l'ordre à Bastia et dans l'île, fut un peu débordé. Il eut la bonne idée d'envoyer Gaffori à Ajaccio où il réussit parfaitement. Il le dut à son abondante parenté et en particulier aux Bacciocchi chez qui il logea et qui étaient eux-mêmes alliés aux principales familles de la cité comme celle des Bonaparte. Il fit son entrée dans la ville, l'épée nue en main, avec cinq compagnies renforcées et 200 Suisses de la Compagnie des Grisons. Aussi rien ne se produisit-il dans cette ville. (P. B., 31 janvier).

**Phéniciens et Phocéens.** — D'après M. Mahoudeau, dans la *Revue de l'Ecole d'anthropologie*, ces deux peuples auraient été les premiers habitants de la Corse. (Pour notre part, nous donnons l'antériorité aux Ligures et aux Ibères, qui durent s'établir à l'intérieur). Un article récent paru dans cette Revue enlève tout doute sur l'installation des Phocéens le long du littoral ; les textes, les étymologies et les fouilles donnent les mêmes indications. Aux Phéniciens, Mahoudeau rattache le nom



de Corse, qui serait issu du mot **Kephren**, signifiant cap corse, et le couvercle de sarcophage qui est à Apricciani. En tout cas, nous sommes de son avis quand il dit : La Corse a reçu des habitants venus des points les plus différents de la Méditerranée ». (**P. B.**, 1<sup>er</sup> février).

**Sainte Dévote.** — Cet article du **P. B.** rappelle le martyre de cette jeune fille corse, née à Querciu, village difficile à identifier, qui fut mise à mort par le gouverneur Barbarus, au temps de Dioclétien. Son corps fut mystérieusement transporté à Monaco. Son souvenir dans l'île ne fut jamais perdu puisqu'on le voit réparaître au XVIII<sup>e</sup> siècle plus vivace que jamais. On sait que grâce à Gaffori elle devint alors patronne de la Corse. (3 février).

**Histoire d'une Constitution.** — C'est de celle de Jean-Jacques Rousseau dont il est ici question. Elle demeura inachevée, mais le projet en fut étudié par Ange Moretti, en 1910, dans sa thèse de doctorat. Le manuscrit de ce projet qui comprend deux carnets oblongs, d'une centaine de feuillets chacun, a été donné à la bibliothèque de Genève par l'héritière du pasteur Moulton à qui Jean-Jacques en avait fait cadeau. Son mari l'a même publié dans : **Œuvres et correspondances inédites de J.-J. Rousseau** (1861). On sait d'ailleurs que le projet, rédigé sur le désir de Buttafoco ne fut qu'une ébauche à laquelle l'écrivain ne donna jamais suite. (**P. B.**, 4 février).

**Les Bonaparte ont-ils connu leurs origines.** — D'un article du **P. B.**, il semble que les Bonaparte n'en aient eu que de vagues souvenirs. Le premier d'entre eux, qui vint de Sarzana, s'établit à Ajaccio comme arbalétrier, y fit souche et ne revint, ni lui ni ses enfants, en Italie. Le premier qui y remit les pieds fut Charles Bonaparte qui y alla étudier le droit pendant quelques mois, de sorte qu'entre cette famille de Sarzana et les Bonaparte d'Ajaccio il n'y eut plus de relations et très peu de souvenirs. (14 février).

**Le colonel Casabianca.** — De cette famille Casabianca, célèbre en Corse, on connaît : Jean Quilicus, de Vescovatu, père de Luce, qui mourut général en 1793, Joseph Marie, général de division, Raphaël, mort aussi général à Bastia en 1825, François Louis également en 1835, Luce de Casabianca tué à Aboukir en 1799. Un sixième, Pierre François, était né à Vescovatu en 1784 et devint colonel des tirailleurs corses, aide de camp de Masséna ; il fut tué à 28 ans en Russie occidentale, au cours d'un combat obscur. Marbot dans ses Mémoires nous dit qu'il était d'un courage magnifique. (**P. B.**, 15 février).

**L'Incudine.** — M. Mozziconacci, qui se dit géophysicien, a gravi les hauteurs de l'Incudine, belle montagne qui se détache bien de l'ensemble et forme à 2.136 m. le point culminant de la Corse méridionale. Il en a étudié la constitution, faite de schistes cristallins, de granite et de beaucoup de protogine.

Le versant sud-ouest est beaucoup plus abrupt que le nord-est. A 1.500 m. d'altitude, à une température d'hiver de  $-5^{\circ}$ , on a une poussière de cristaux de glace qui, sous les pieds, fond et regèle et forme le névé aux aspects de sucre blanc. Quand la température est inférieure à 0 seulement, la neige reste pulvérulente et se laisse facilement entraîner par le vent. Le géographe donne ici de nombreux renseignements sur le processus du névé et de la fonte des glaces, sur celle des neiges par journée ensoleillée et temps calme, sur les crevasses qui se forment dans la masse et en général sur tous les phénomènes auxquels donne naissance la masse congelée, sa couleur bleue ou blanche, sa fusion rapide ou lente, etc., etc. C'est ainsi qu'une glace pure fond moins vite qu'une glace souillée couverte de pierres, qui absorbent mieux les rayons solaires. Plus une neige est blanche, moins elle absorbe de calories, tandis que les névés fondent au contact des roches qui par endroits émergent de la masse. Toutefois nos renseignements statistiques sur l'enneigement du massif ne nous permettent pas de tirer des conclusions précises. Si l'on voulait étudier sérieusement les nombreux phénomènes climatologiques qui se produisent sur ce massif, il faudrait au moins deux mois de campement sur place avec observations sérieuses. (*Marseille-Matin*, 18 février).

**La Corse, état pontifical.** — Le *P. B.* rappelle que, depuis le VIII<sup>e</sup> siècle grâce à la donation de Pépin le Bref, la Corse fut un domaine pontifical, que les papes disposèrent souvent d'elle, lui envoyèrent des gouverneurs, tels le légendaire Ugo Colonna et le marquis de Massa et qu'ils s'efforcèrent surtout d'y faire régner l'ordre. Grégoire VII la confia à la république de Pise qui semble n'y avoir laissé que de bons souvenirs. Le dernier acte de souveraineté paraît avoir été fait par le génois Nicolas V en 1447. De ces longues relations, la papauté donne l'impression d'avoir gardé pour notre île une réelle affection, car en dehors de sa prédilection pour une garde corse, le pape confia à des insulaires de fréquentes et importantes fonctions, comme celle de médecin personnel, qui fut remplie en particulier par le docteur Sisco, bienfaiteur de Bastia. Bref, les Corses ont l'air d'être de la famille du pape et le nouveau pontife ne manquera certainement pas à la tradition. (*P. B.*, 22 février).

**Généraux français en Corse.** — Au XVIII<sup>e</sup> siècle, de nombreux généraux français exercèrent le pouvoir administratif dans l'île. Maillebois le premier, qui, après s'être bien battu contre les Corses, sut reconnaître leurs qualités ; Cursay, qui fut puni pour avoir trop sympathisé avec ses administrés ; de Vaux qui fit la conquête du pays et se montra sévère pour tout le monde même pour lui ; Marbeuf qui, par sa générosité envers les Corses, se ruina en partie, et eut un fort parti opposé à celui de son rival le comte de Narbonne ; Sionville, son lieutenant, qui a laissé un si mauvais souvenir à cause de sa brutalité contre les politiciens ; Vaubois, Muller, Sibaud qui surent prendre conseil de Bonaparte avant de punir ; Morand, que Napoléon

laissa gouverner pendant huit ans, malgré toutes les plaintes qu'il reçut ; le marquis de Rivière, en 1815, qui ne comprit rien à la Corse et aux Corses ; Villot, qui fut juste et affable et surtout Brenier de Montmorand qui, devenu député, fit des habitants de l'île un magnifique éloge. (P. B., 20 et 21 février).

**Naissance de Luce de Casabianca.** — D'après des documents communiqués par M. le baron Cervoni, Luce serait né à Bastia le 7 février 1762 (archives du ministère de la Marine) aurait été baptisé dans cette ville le 3 janvier 1763 (mêmes archives), tandis qu'une déclaration du curé Casabianca, de Vescovatu en Casinca, affirme qu'il fut baptisé dans cette dernière commune le 13 janvier 1763, après avoir été ondoyé chez lui, à cause d'un danger de mort. Cet ondolement est peut être le baptême du 3. (P. B., 25 février).

**Les Corses aux Etats-Unis.** — Après 1815, beaucoup de Corses, pour éviter les représailles des royalistes, cherchèrent un refuge aux Etats-Unis. Le premier, le général Lefebvre-Desnouettes, condamné à mort par contumace pour s'être rallié à l'Empereur en 1815 et battu à Waterloo, apparenté par son mariage aux Benielli d'Ajaccio, se retira en Amérique, mais en 1821, lorsqu'il revenait en Belgique il fit naufrage et périt. D'autres Corses l'avaient imité, mais nous n'en connaissons que quelques uns par Joseph Bonaparte qui lui aussi était allé refaire sa vie dans la République de Washington. Il avait acheté à Pont Breeze, dans le Jersey, une propriété qui fut un peu le point de rencontre de ses compatriotes. Il y vécut avec ses deux filles, dont une Charlotte qui épousa son cousin-germain, le fils aîné de Lucien. Quand elle partit pour l'Europe, elle fut accompagnée par le capitaine Sari, qui commandait l'**inconstant** sur lequel Napoléon fit son retour de l'île d'Elbe. Sari s'établit à Cannes et y mourut. Comme autres Corses émigrés aux Etats-Unis nous ne connaissons qu'un Guillaume François Zucarelli de Corte, qui se disait camarade d'enfance de Napoléon et dont un fils au cours de son voyage en Corse, vers 1828, fit naufrage et périt avec soixante autres vétérans de Waterloo, Corses également émigrés. (P. B., 24 février).

**Abbatucci.** — Biographie, en quatre articles bien documentés, du jeune général dont la mort à Huningue fut une perte plus que regrettable pour la France et pour la Corse. Il était né à Zicavu en novembre 1771 et appartenait à une famille dont les talents militaires s'étaient affirmés au service de Venise. Dans sa jeunesse, il recherchait les récits de Plutarque, de Tacite, de Virgile et, comme Bonaparte, il se forma surtout par la lecture. Sorti sous-lieutenant de l'école de Metz (1789), dans l'artillerie, il fit ses premières armes dans l'armée du Rhin. Il s'y signala par la fermeté de son caractère, devint aide de camp de Pichegru, conquit ses grades dans cette armée de Hollande, continua de s'instruire et entreprit de raconter la campagne des Pays-Bas. Pichegru, qui l'estimait beaucoup, le recommanda à Moreau qui commandait l'armée du Rhin et Moselle. Il y contribua, comme adjudant général, au succès du

passage du Rhin en face de l'ennemi, opération difficile s'il en fut, ce qui lui valut le grade de général. Comme tel, il fut chargé le 24 juin 1796, de protéger l'avance de l'armée et il eut en face de lui le corps du prince de Condé composé surtout de gentilshommes français. Au combat de Kamlach, où émigrés et soldats de la Révolution combattirent pendant huit heures, Abbaticci brilla par son courage et, après l'action, fit rendre aux ennemis tués les honneurs militaires, bravant ainsi le mécontentement de la Convention et compromettant son avancement. Mais il fut entraîné dans la retraite de Moreau et n'eut pas l'occasion de se distinguer à la tête des troupes jusqu'au moment où il fut tué glorieusement à Huningue. Il avait 26 ans. On sait qu'une statue, bien méritée, a été élevée à ce jeune héros à Ajaccio. (M. M., 25 et suiv. février).

**Napoléon stratège, en Corse.** — Nasica dans sa *Jeunesse* de Napoléon, signale les excursions et propos du jeune officier d'artillerie quand il visita la Corse centrale. L'auteur rappelle que Bonaparte admira le château de Serravalle, sur le territoire de Giovellina, que l'on voit de la route Ponte-Leccia-Morosaglia : il en leva le plan et déclara que c'était un château féodal bien fait pour la défense. Il date sans doute du x<sup>e</sup> siècle. Ensuite, le jeune homme visita les Strette d'Omessa qu'il signala comme une position défensive importante, puis le château de Calvi qu'une garnison peut mettre à l'abri d'un coup de main, mais il ne peut pas tenir longtemps contre une artillerie bien placée sur les hauteurs. Cette idée d'artilleur lui servira d'ailleurs en 1793 contre Toulon. (P. B., 25 février).

**Sampiero Corso.** — Avant qu'il cessât d'être évêque d'Ajaccio, pour devenir évêque d'Agen, Monseigneur Rodié, dont l'action en Corse reste inoubliable, a fait sur Sampiero Corso une belle conférence que *Marseille Matin* a reproduite dans ses N<sup>os</sup> des 26 et 27 février. Ce personnage, qui est bien connu de nos lecteurs après le bel ouvrage de Mme Catulle-Mendès, est appelé par le conférencier : le précurseur de Napoléon. Il fut en effet un habile capitaine que l'infortune et la trahison firent succomber. « Si l'on peut personnifier tout un pays dans un homme, a conclu Monseigneur Rodié, la France dans Jeanne d'Arc, l'Espagne dans le Cid, on peut personnifier la Corse dans Sampiero. Seul en effet il a porté ce surnom de Corse que l'histoire lui a laissé. S'il fût mort dans son lit, il manquerait quelque chose à sa gloire. Les sacrifices seuls sont féconds ». (M. M., 26 et 27 février).

**Le docteur Retali.** — La *Nouvelle Corse* a consacré deux colonnes de son numéro du 1<sup>er</sup> mars à rappeler la mémoire d'un médecin corse Pierre Paul Retali dont le *Progrès médical* de novembre 1938 avait déjà tenu à faire l'éloge. Né en 1830, ce Corse de Pietranera, aîné de cinq enfants d'une famille pauvre, réussit cependant à faire ses études de médecine à Paris. Sur les conseils de son maître Magendie, il s'installa au San-  
nois où il acquit une réputation qui gagna toutes les communes voisines. Il soignait nuit et jour quiconque venait le trou-



ver ou l'appelait et il demandait cinquante centimes pour ses consultations. Il allait toujours à pied et était respecté par tous. On l'appelait même comme conciliateur dans les différends et il réussissait presque toujours à ramener la paix. Il était comme l'âme de Sannois où le nom de Corse était réputé et l'est encore. Il mourut à 95 ans en 1925. (1<sup>er</sup> mars).

**Les monuments mégalithiques de la Corse.** — M. J. Alessandri a, dans une série d'articles du **Petit Marseillais**, appelé l'attention des érudits sur les monuments préhistoriques de la Corse et demandé que tous les vestiges de ce passé lointain soient conservés avec soin. Puisse cet appel être entendu, tandis que le nôtre ne l'a pas été. M. Alessandri a particulièrement étudié le menhir de Picchio dans la commune d'Alata. (Cf. les numéros des 10 novembre, 23 novembre, 26 novembre, 10 décembre et 15 décembre 1938 et 2 mars 1939 du **Petit Marseillais**).

**Couvent historique de Casabianca.** — Il remonterait à 1420, aurait été habité par les Servites et aurait vu se dérouler deux événements historiques : l'élection au généralat de Pascal Paoli en 1755 et la première réunion des conjurés de la Crocetta, qui avait arboré une petite croix à leur coiffure. Là aussi se réunirent les mécontents qui osaient se plaindre du général Vaubois. Saliceti l'aurait fait brûler et démanteler pour qu'il ne servit plus à de pareils usages. En tout cas, en 1821 il était abandonné et en ruines. (P. B., 3 mars)

**Notre Corse.** — Dans l'**Age nouveau**, jeune et élégante Revue, Mme Catulle-Mendès a publié un article pour démontrer une fois de plus que la Corse a peu de liens avec Gênes et qu'au contraire une antipathie réciproque a toujours séparé les insulaires et leurs oppresseurs. Elle montre au contraire comment la France est restée « l'étoile et l'espoir de la nation cynéenne », et comment les Corses ont pendant quatre siècles gardé l'aspiration passionnée de devenir et de rester français. Numéro de mars 1939.

**Responsabilité de Gênes dans l'assassinat de Gaffori.** — M. R. Emmanuelli rappelle que Gaffori fut assassiné le 2 octobre 1753 par des Corses, les frères Jean Baptiste et François Romei, avec la complicité d'Antonin François Gaffori, propre frère de la victime. Mais on avait soupçonné le commissaire génois Grimaldi, d'avoir conseillé et récompensé le crime. M. Jacques Toussaint Lorenzi en a fourni des preuves décisives dans l'Archivio storico di Corsica, d'après certains documents des archives de Gênes. Les meurtriers furent bien accueillis en territoire génois et récompensés, « comme d'honorables citoyens qui avaient bien mérité de la République ». Dominique Antonietti, neveu du piévan du Niolu et qui avait attiré Gaffori dans le guet-apens, reçut une pension annuelle de 400 livres. Les frères Romei à qui tous les frais du voyage furent remboursés reçurent chacun deux cents livres et une pension mensuelle de 60. Les autres furent enrôlés au service de la République sur la recommandation de Grimaldi. Ce personnage

détestait les Corses et dans une lettre, « il déplore que les discordes intestines n'aient pas encore provoqué dans l'île assez de massacres et d'incendies ». Et puisque la République recherche la paix avec les insulaires, il demande son rappel. Comme le dit M. Emmanuelli « il n'était pas besoin de beaucoup de gaillards de sa trempe pour faire justement détester par les Corses l'administration génoise (M. M., 13 mars).

**L'affaire des Jésuites.** — Il s'agit de cette affaire dont nous avons nous-même parlé dans un numéro de la Revue. Les Jésuites espagnols chassés de la péninsule, car tous les Bourbons d'Europe, à l'imitation de Louis XV, les expulsaient de leur Etat, s'étaient réfugiés en Corse où existaient, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, des établissements à Ajaccio, à Bastia, à Calvi, à Bonifacio. Mais Paoli, ami des Franciscains, voyait arriver dans son île les Jésuites à regret, tandis que le Roi de France les voyait s'installer en Corse avec colère. Quand Gênes lui cèda le pays, Dumouriez reçut l'ordre d'inviter ces ecclésiastiques à aller ailleurs. Ils devaient se rendre à Calvi, s'y embarquer sur des tartanes et, convoyés par un navire français, gagner la péninsule. C'est lui qui proposa de leur allouer trente sous par jour et de les laisser gagner par leurs propres moyens les Etats du pape, car il trouvait barbare le transport en masse de ces malheureux dont les biens avaient été confisqués et qui étaient, disait-il, au moins 4.000. Dumouriez fut écouté et c'est ainsi qu'en septembre 1768 la Corse se trouva évacuée par les Jésuites. (P. B., 25 mars).

**Monseigneur de Gaffori.** — Courte biographie dans le P. B. du 3 avril. Né en 1820, mort en 1877, il avait été élevé à l'épiscopat quatre ans auparavant. Il était l'arrière petit-fils de Jean Pierre Gaffori, le chef assassiné par ordre des Génois et avait enseigné la philosophie au petit séminaire d'Ajaccio qu'il dirigea ensuite sous l'épiscopat de Monseigneur Casanelli d'Istria et de Monseigneur Cuttoli.

**Napoléon romancier.** — On a raconté que le Polonais Askenassy avait acheté, il y a quelques années, un roman manuscrit que l'Empereur aurait écrit en 1795 et qui a pour titre Clisson et Eugénie. Il avait été inspiré par la rupture de ses fiançailles avec Désirée Clary, que Bernadotte épousa ensuite et de qui sortit la dynastie actuelle de Suède. Ce manuscrit était entre les mains du docteur Antommarchi qui le revendit en 1822. Mais comment l'avait-il ? Du cardinal Fesch suppose-t-on. Le collaborateur du P. B. se livre ici à une juste et judicieuse critique historique, d'où il ressort que l'origine napoléonienne du petit roman est fort douteuse. (P. B., 8 avril).

**Sur la question des esclaves corses dans l'antiquité.** — Cet article met en parallèle Strabon et Diodore de Sicile qui donnent des renseignements contradictoires. Pour le premier, ces esclaves ne valent rien. Ils refusent de servir et se laissent plutôt mourir, car ils sont féroces et hostiles. Pour le second, ils sont les meilleurs serviteurs. Peut-être l'un et l'autre ont-

ils raison, mais ils parleraient d'éléments différents. Les mauvais seraient des montagnards épris de leur liberté ; les bons, plus calmes, auraient habité la région littorale et auraient été plus civilisés. Pour notre part, nous supposons que les premiers étaient des Ligures, les seconds des descendants des Grecs car ceux-ci habitèrent assez longtemps en Corse et y laissèrent des descendants nombreux. (P. B., 9 avril).

**Le comte Leonetto Cipriani.** — Ce personnage mort en 1886 descendait d'une famille signalée au temps de Simone da Mare qui lui avait concédé beaucoup de franchises. Un de ses membres se signala auprès de Sampiero, alla avec lui en France, y devint vicaire royal de Marseille et l'un de ses descendants épousa une Caracciolo de Naples. Leonetto fut ainsi à la fois Corse, Français et Italien. Libéral de tempérament, il travailla un peu à la libération de l'Italie dont il devint sénateur et il épousa une américaine. (P. B., 10 et 11 avril).

**Le buste de Paoli.** — A la faveur d'une lettre inédite de Paoli, publiée par l'*Annu Corsu* de 1939, l'incident provoqué par ce buste est à nouveau examiné. Cette effigie du Père de la patrie, qui décorait la cheminée de salon de la maison commune à Ajaccio et que l'Assemblée d'Orezza en 1791 avait ordonné d'y installer, fut enlevée de sa place et retrouvée détériorée. Paoli attribue cet enlèvement à une décision irréfléchie de Simon Colombani qui occupait un poste de confiance auprès de Pozzo di Borgo, président du Conseil d'Etat, du royaume anglo-corse, mais ennemi de Paoli Sir Gilbert Elliot prévenu de l'incident s'en excusa auprès de ce dernier et ordonna en vain une enquête. La mutilation fut-elle volontaire ou non ? Les partisans de Paoli le crurent et vitupérèrent contre le Vice-roi et ceux qui le servaient. Il semble que Peraldi, un de ses employés, ait remplacé le buste au nez cassé par un autre intact, qu'il possédait. Incident sans importance, mais, dont l'abbé Rossi dit avec raison dans ses *Osservazioni* : « Je note ici les étincelles d'un incendie qui éclata en effet bientôt ». (P. B., 12 avril).

**Miot et le général Muller.** — Ce dernier était un bon soldat qui, après une brillante carrière, fut envoyé en Corse en 1797 pour surveiller un pays agité au dedans et menacé du dehors. Il eut raison facilement de l'affaire de Sartène. Mais son action était critiquée par Saliceti qui la trouvait trop douce et qui préféra s'en aller sur le continent. Quand Miot de Melito arriva en 1801 pour sa deuxième mission, il trouva Muller en discussion avec les deux préfets qui l'accusaient de trop grande sévérité. Miot essaya de s'interposer entre les deux pouvoirs civil et militaire. Muller pensait que l'élément civil était cause du désordre et que si on laissait le militaire agir seul, tout irait bien. Mais Miot ne fut pas de cet avis et pensa qu'un régime d'exception était encore nécessaire pour la Corse et finalement il renvoya le général que Bonaparte récompensa néanmoins avec le titre de baron. Alors les préfets s'en prirent à Miot lui-

même qui finalement fut remplacé par le général Morand. Et alors la situation fut bien différente. (P. B., 19 avril).

**Les Maures ont-ils occupé la Corse.** — On sait que la question est controversée. L'école italienne dit non. Si elle l'admettait, elle contesterait la pérennité de l'occupation italienne et elle évite de le faire. Les historiens corses, se fondant sur la chronique de Giovanni et sur la toponymie, ne sont pas loin de croire à une occupation complète plus ou moins longue. Le P. B. fait valoir qu'il y a un chroniqueur du moyen-âge Eginhard, dont l'opinion mérite d'être connue. Il raconte en effet les différentes expéditions sous Charlemagne en 807, 810, 813, et il affirme qu'il y eut soumission totale mais brève, comme celle de la Sardaigne. Bien qu'il n'en parle pas, il n'y a pas de doute que les expéditions sur la côte furent complétées par celles de l'intérieur, même si l'on n'admet pas l'expédition de Colonna. Giovanni de la Grossa peut écrire trois siècles après, il n'est pas admissible qu'une tradition comme celle de l'occupation sarrasine ait été inventée de toutes pièces. Elle est incontestable (P. B., 20 avril).

**Les forts préromains de la Corse.** — Strabon parle de généraux romains qui s'avancant à l'intérieur des terres surprennent quelques forts et en emportent des prisonniers, qui sont vendus comme esclaves. Cela prouve d'abord que la Corse intérieure n'est pas soumise, au début de l'ère chrétienne, que la guerre d'escarmouches continue et que les indigènes sont abrités dans des constructions ayant l'apparence de forts. Mais il faut entendre par là des constructions en murs de pierres sèches, rappelant les murs cyclopéens — comme nous en avons trouvé par exemple au sommet du San Petruculu, au dessus du col de Pratu. Là subsiste un mur dont les pierres atteignent jusqu'à 2 mètres de longueur et 50 centimètres d'épaisseur. (P. B., 22 avril).

**La Révolution française en Corse.** — Ne surprend pas les habitants. Ils étaient habitués à l'idée de liberté depuis que les Génois étaient expulsés et l'égalité régnait parmi eux. Il n'y avait ni seigneurs ni serfs depuis toujours. Les seuls incidents qui surprisent provenaient des divisions de classes ; de même qu'autrefois il y avait le clan de Marbeuf et celui de Narbonne, il y eut, en 1789, celui de Colonna Cesari Rocca, Saliceti, députés du Tiers-Etat et celui de Buttafoco, abbé Peretti, représentants de la noblesse et du clergé. Aussi les nouvelles du 14 juillet et des autres journées révolutionnaires furent-elles accueillies avec faveur dans l'île. Seule la nouvelle de l'incorporation définitive de la Corse à la France (30 novembre) réussit à soulever l'enthousiasme. (P. B., 30 avril).

**Propos sur un anniversaire.** — Sous ce titre, M. J. Alessandri nous donne dans *Marseille-Matin* (4 mai) une bonne bibliographie des œuvres et des principaux articles qui ont été publiés sur la Corse et la Révolution française, dont on célèbre en ce moment l'anniversaire. Tous n'ont peut-être pas été in-



diqués, mais nous n'avons remarqué aucune lacune essentielle et ceux qui auront à s'occuper de cette époque historique feront bien de consulter M. Alessandri au préalable. Ces événements révolutionnaires ont fait vibrer, à l'unisson, Corses et Français et quand, ensemble, on a vécu de pareils événements, partagé les mêmes espérances, connu les mêmes angoisses, il est impossible, ensuite, de se sentir étrangers. Une patrie commune est née. Les Corses, ou du moins la majorité d'entre eux, avaient depuis longtemps désiré unir leur sort à celui des Français. A partir de 1769 et pour trente ans, les mêmes faits leur apportèrent joies et souffrances identiques. La fusion franco-corse fut ainsi faite. Qu'on veuille bien lire à ce propos le document que nous publions plus haut. Après 1815, l'idée d'une séparation apparut comme impossible, comme un déchirement. Cent ans de communauté n'ont pu que souder définitivement les deux peuples.

**Eloge funèbre de Napoléon.** — Le 5 mai 1821, M. M. a eu l'idée de reproduire le discours que le général Bertrand prononça à Sainte-Hélène sur le corps de Napoléon qu'on venait d'ensevelir. Nous ne reproduisons pas le discours tout entier, mais seulement la conclusion qui nous donnera l'idée de l'opinion que se faisaient alors de l'Empereur les compagnons d'exil. Sir Hudson Lowe était présent et s'assurait que l'ennemi de l'Angleterre était bien mis sous terre.

Voici cette conclusion :

Les alliés exigèrent l'abdication de l'Empereur.

Napoléon, croyant que le bonheur de la France demandait ce grand sacrifice de sa part, signa son abdication et son exil avec moins de répugnance qu'il n'aurait signé une paix honteuse. Quelques amis fidèles, quelques vieux grenadiers le suivirent sur les rochers de l'île d'Elbe ; là, ils admirèrent le calme et la résignation de celui dont le nom seul était encore d'un poids immense dans la politique de l'Europe.

Napoléon observait cette même Europe à qui son abdication devait rendre sa tranquillité ; il jugea, par les opérations du Congrès de Vienne, que cette tranquillité était illusoire ; il vit la France divisée, et ses propres enfants prêts à lui déchirer le sein ; il trembla pour elle ; il crut que son retour empêcherait les malheurs qu'il prévoyait et, sans en calculer les dangers, il aborda non loin de cette plage qui l'avait reçu à son retour d'Egypte.

Sans doute, l'opinion des Français lui était encore favorable, puisqu'il ne rencontra aucun obstacle dans l'exécution du projet le plus gigantesque et le plus téméraire qu'un homme ait jamais conçu. En vingt jours, le proscrit de l'île d'Elbe traversa la France entière, suivi d'un seul bataillon, et le 20 mars le vit remonter sur le trône qu'il avait lui-même relevé. Jamais, non jamais, aucun souverain détrôné ne reprit les rênes de son gouvernement d'une manière aussi étonnante.

Mais Napoléon l'avait fait sans en avoir demandé la permission au Congrès de Vienne. Les puissants monarques et les habiles diplomates, assemblés dans cette ville, qui n'avaient

pu prévoir un pareil attentat, se mirent en colère contre celui qui s'en était rendu coupable ; ils crièrent tous à l'usurpation, et leurs baïonnettes furent nouvellement dirigées contre Napoléon.

Fier de ses nouveaux succès et se rappelant ceux qu'il avait obtenus en guidant les Français, Napoléon crut qu'il forcerait ses ennemis à rentrer chez eux, et à ne plus se mêler des affaires intérieures de la France. Il crut pouvoir soutenir une lutte aussi inégale : il prit les plus belles dispositions, et, en deux mois, l'armée française fut triplée.

Impatient de combattre ceux qui rejetaient toute proposition de paix, il s'ébranle et court attaquer deux armées réunies, dont une seule était plus forte que la sienne.

Il obtint, d'abord, de brillants avantages ; une seule bataille, gagnée encore, pouvait changer la face de l'Europe, mais Waterloo vint détruire ses projets et ses espérances.

Napoléon n'ayant pu trouver la mort dans cette malheureuse journée, dit adieu pour jamais à cette France qui lui était si chère, et termina sa vie politique en se confiant à la générosité de ses ennemis.

Telle a été la courte mais étonnante carrière, parcourue par Napoléon. Quel nom militaire, quel talent politique, quelle gloire ancienne et moderne, a jamais brillé d'un éclat aussi vif ? Transportons-nous dans l'avenir, regardons ce héros comme la postérité doit le voir un jour ; c'est alors que sa grandeur paraîtra pour ainsi dire fabuleuse ; c'est alors qu'on aura peine à croire qu'un seul homme ait pu, dans un aussi court espace de temps, gagner cent batailles, vaincre cent nations, changer la forme de trente Etats, réunir l'Italie en un seul royaume, donner de sages lois à des peuples, ouvrir cent routes nouvelles et autant de ports, édifier cent monuments admirables !... Heureusement les codes, les routes, les ports et les monuments là.

Après avoir légèrement esquissé la vie du guerrier et de l'homme d'Etat, qu'il me soit permis de faire l'éloge de l'homme privé.

Napoléon toujours appliqué, travaillant sans relâche, n'en était pas moins d'un commerce doux et agréable. Excellent fils, bon frère, tendre époux, père affectueux, il partagea sa bonne fortune avec tous ses parents.

Il n'oublia jamais ceux qu'il regardait comme ses véritables amis et rarement ceux qui avaient bien servi la France. Il était grand et magnifique dans ses récompenses, et, cependant il n'aurait jamais permis que les trésors de l'Etat fussent dilapidés par les courtisans.

Longtemps habitué à commander à la fortune, son âme sut néanmoins s'habituer au malheur. Traité comme le plus grand criminel et le dernier des hommes par ceux à qui il s'était volontairement livré, privé de son épouse et de son fils, se voyant arracher successivement le petit nombre d'amis qu'il lui avait été permis d'emmener à Sainte-Hélène, n'ayant plus de communication avec l'Europe, et se voyant presque rayé du nombre des vivants, Napoléon eut le courage de supporter

tous ses maux... Son âme semblait être toujours plus ferme, toujours plus grande. Atteint enfin du mal mortel qui devait le conduire au tombeau, il vit l'approche de la mort avec une résignation et une stoïcité dont lui seul pouvait être capable.

La douleur ne lui arracha jamais aucune plainte, aucun soupir.

La France et son fils remplissaient toute son âme ; il en parlait encore lorsque la Parque cruelle vint trancher le fil d'une si belle vie.

Il vécut en héros et mourut en grand homme.

Les anciens Romains auraient élevé un Panthéon exprès pour y recueillir ses cendres, et nous, nous sommes forcés de les déposer aux pieds d'une cabane...

Puissent au moins les larmes et les tendres souvenirs de ses amis, le consoler de l'injustice et de la haine de ses ennemis !

★ ★

Vingt ans plus tard, la **Belle Poule** ramenait, pour l'apothéose des Invalides, le 15 décembre 1840, la dépouille impériale du Corse et V. Hugo, composait, à cette occasion cette immortelle poésie « **A la Colonne** » dont voici un passage :

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,  
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur  
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale  
En habit d'Empereur.

Par cette même porte où Dieu vous accompagne  
Sire, vous reviendrez sur un sublime char  
Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne  
Et grand comme César.

Paris fera parler toutes ses grandes voix  
Les cloches, les tambours, les clairons, les fanfares  
Chanteront à la fois.

Une nouvelle armée ardente d'espérance  
Dont les exploits déjà sèmeront la terreur,  
Autour de votre char criera : Vive la France !  
Et vive l'Empereur !...



## NOUVELLES

### en quelques lignes

**La population de la Corse.** — La population insulaire se serait fortement accrue depuis le dernier recensement, si l'on en croit le **Journal Officiel**. Elle s'élèverait en effet à **332.857** habitants. Ce fait ne peut être dû qu'à l'immigration, car la natalité reste très faible. L'excédent des naissances est en effet indiqué comme atteignant **259** unités par an !!! Le chiffre des naissances a été de **3.100** en 1938 et celui des morts de **2.841**.

Comme dans toute la France la courbe de la démographie est nettement descendante. L'arrondissement de **Corte** est celui qui compte le plus de naissances et le moins de décès et il est le seul des quatre où la natalité ait plutôt augmenté. Voici pour chacun d'eux les chiffres donnés :

Arrondissement d'Ajaccio : population **91.499** ; naissances **900**, décès **844** ;

Arrondissement de Bastia : population **122.396** ; naissances **1162**, décès **1086** ;

Arrondissement de Corte : population **55.637** ; naissances **627**, décès **551** ;

Arrondissement de Sartène : population **53.325** ; naissances **411**, décès **360** ;

**Emigration.** — Dans la deuxième quinzaine d'avril sont partis de Corse environ 400 Italiens qui ont quitté définitivement l'île et, séduits par les sirènes de la péninsule voisine, sont revenus dans leur patrie. Avec les départs antérieurs, que nous avons signalés, 1.200 à 1.300 Italiens sont partis. Ne le regretteront-ils pas un jour ?

En dernière heure on annonce 569 départs le 3 mai et 548 le 10.

**Pour nos châtaigniers.** — En présence des coupes nombreuses de châtaigniers que font en Corse des industriels avides de gains et que des propriétaires non moins cupides et surtout irréfléchis laissent faire, le Préfet s'est ému ; il s'est efforcé de préserver nos magnifiques arbres et de ralentir le déboisement, source de catastrophes. Il a donc rappelé récemment qu'une loi de 1928 contraint le propriétaire désireux de laisser abattre toute sa châtaigneraie (disons une vingtaine d'arbres) de solliciter une autorisation ; que tout châtaignier abattu doit être obligatoirement remplacé par un nouveau plant ; que le parcours des chèvres dans les plantations nouvelles est interdit pendant 5 ans. Ce sont là d'excellentes précautions auxquelles on ne peut trouver rien à redire. La Corse sans châtaigniers ne serait plus la Corse.

**La criminalité diminue.** — Notons que la session d'assises, habituelle au début de l'année n'aura pas lieu en 1939, faute de criminels. Rappelons qu'il y a cent ans, en 1833 par exemple, la session dura un mois et fut remplie par une trentaine d'affaires, des meurtres pour la plupart.

**Notre garnison en Corse a augmenté.** — S'il est vrai que les garnisons de la Corse aient été renforcées, on doit s'en réjouir. Déjà il y a un siècle, nos ancêtres considéraient ce renforcement comme un bienfait. Sous Napoléon, il y avait 5.000 hommes garnisonnés en Corse. Sous Louis XVIII, quatre généraux et quatre colonels y étaient affectés, avec un effectif qui légitimait leur présence. Sous Louis-Philippe, le nombre des généraux était réduit à deux, mais celui des colonels était monté à six ou sept. Quatorze centres militaires sont indiqués, Guagnu et Cervione entre autres. Ce sont ces nombreux soldats



et officiers, dispersés à travers l'île, qui ont activé les transactions, favorisé les mariages, revalorisé les terres, bref apporté la fortune à ce pays pauvre ; souhaitons qu'il en soit de même aujourd'hui.

**Académie de peinture.** — Les journaux ont annoncé l'inauguration d'une Académie de peinture, à Bastia en Corse, ou pour mieux dire d'une école destinée à répandre le goût et la pratique d'un art, avec lequel beaucoup de jeunes Corses pourront se distinguer, comme l'ont fait tant de leurs devanciers et même trouver une carrière. On prétend souvent que les Corses ne sont pas doués pour les arts plastiques ! Les preuves du contraire cependant abondent. Disons ici, comme l'a dit le président de cette Académie, Tomasini, dans son discours inaugural : « Dans deux ans, nous espérons que l'Académie donnera le plus aimable des démentis à cette affirmation ».

**Une médaille de Mme Mère.** — Notre compatriote, le grand artiste Patriarche, à qui nous devons tant d'œuvres artistiques comme les médailles de l'Infanterie coloniale, de Luce et Gio-cante de Casabianca, de Corsica, ou comme la statue expressive et véridique de Sampiero Corso, que chacun peut encore admirer dans son atelier, vient de graver une médaille de Mme Mère, Letizia Ramolino, qui est un pur chef-d'œuvre. La commande lui en a été faite par l'Administration des Monnaies et Médailles. Elle présente d'un côté le portrait de la Mère de Napoléon et de l'autre (revers) l'image de la Chapelle impériale d'Ajaccio, où elle est ensevelie. Un aigle plane sur le monument. Pour ceux de nos lecteurs qui seraient désireux d'acquérir cette œuvre d'un sculpteur-graveur, dont l'éloge n'est plus à faire, disons qu'elle est frappée en tous métaux et que son prix de vente en bronze est de 44 francs pour le module de 68 millimètres ; de 17 francs pour le module de 41 millimètres (1).

**Un monument commémoratif à la Corse française.** — On a émis en Corse l'idée d'élever un monument commémoratif du rattachement de la Corse à la France. Nul doute que l'idée soit accueillie avec une grande ferveur patriotique. Mais le Comité ferait bien de choisir, avant de passer à l'action, l'emplacement sur lequel s'élèvera ce nouveau monument et la date qui y figurera.

**La souscription nationale.** — A la suite des incidents et manifestations qui se produisirent en décembre dernier, une souscription fut ouverte dans les villages corses pour offrir à la caisse autonome de la défense nationale une contribution corse. Une véritable émulation s'est emparée des habitants et

---

(1) On doit la demander à l'administration des monnaies et médailles, service commercial, 11, quai de Conti, à Paris (VI<sup>e</sup>).

il n'y a pas de village qui n'ait voulu figurer parmi les donateurs. A l'heure actuelle la souscription s'élève à près de 200.000 francs.

**Les frères corses.** — Il s'agit d'un film qui est projeté dans nos salles de cinéma français et qui est bâti sur un scénario corse. On y relève de nombreuses erreurs de conception, prouvant que l'auteur ignore les mœurs, le langage et la psychologie de nos compatriotes. Cela ne nous étonne d'ailleurs pas. Pour peindre des Corses, il faut être Corse. Seule la musique, dit-on, est excellente. Cela n'a pas lieu de nous surprendre puisqu'elle est de Henri Tomasi.

**Prix de vertu.** — L'Académie française dans une de ses récentes séances a récompensé de nombreuses Françaises qui, par leur dévouement, leur conduite ou leurs vertus ont servi d'exemple à leurs concitoyennes. Veut-on savoir combien de Corses ont été distinguées pour leur mérite et figurent dans ce palmarès : vingt-cinq qui, si nous avions de la place, devraient être proclamées.

Trois familles corses ont été en outre les bénéficiaires de ces prix Cognacq-Jay qui sont distribués à des parents particulièrement dignes d'être assistés dans leur tâche si pénible à notre époque de vie chère : les époux Emmanuelli Jean-André, cultivateurs à Saint Laurent du Vallerustie, ont reçu 5.000 francs pour leurs 10 enfants ; les époux Cavatorsa Jean, cultivateurs à Solaro, ont reçu 8.000 francs pour leurs 9 enfants ; Morellini Paul Félix, ouvrier-agricole à Pero-Casevecchie qui en a 11 a reçu 20.000 francs. Ils ne sont pas les seuls qui en Corse sont dignes de tels encouragements, mais ils sont les plus dignes d'assistance. Exemple admirable donné à tant de célibataires égoïstes et qui mériterait d'être suivi !

**Le service d'été Tunisie-Corse** a été rétabli pour l'année 1939. Les départs commenceront de Tunis le dimanche 2 juillet et se termineront en partant d'Ajaccio le jeudi 28 septembre à 13 heures. Ils seront assurés par le paquebot transatlantique Lamoricière (Se renseigner aux sièges de la Compagnie transatlantique).



## NÉCROLOGIE

Trois de nos plus distingués compatriotes viennent de nous quitter pour une vie moins agitée.

Le général Colonna de Giovellina (Auguste Napoléon Emmanuel Lucien), né à Constantine, le 25 décembre 1852, d'un colonel de cavalerie, était originaire de la piève de Giovellina (Omessa). Il était sorti de Saint-Cyr le 14 novembre 1870 et avait fait sa carrière dans l'infanterie de marine en Afrique occidentale, à Madagascar, en Indochine, où il s'était distingué de façon à devenir colonel d'infanterie coloniale le 29 mars 1899. Le 20 décembre 1910, il était général, et en 1912, commandeur de la Légion d'Honneur. Pendant la guerre de 1914, il avait repris du service et s'était retiré ensuite à Versailles. Encore très robuste et d'une activité physique et intellectuelle qui nous étonnait, il s'était mis à fouiller les archives du Ministre de la Guerre et des Affaires Etrangères et en avait extrait des documents jusqu'ici ignorés, à l'aide desquels il écrivit pour le Bulletin de la Société des Sciences historiques de Bastia, d'abord, et pour cette Revue de la Corse ensuite, tant d'études et de biographies, que nos lecteurs ont certainement appréciées comme elles le méritaient, car elles étaient toujours originales et complétaient ou même corrigeaient nos connaissances antérieures. Sa collaboration nous fut souvent très précieuse et nous n'oublierons jamais le gentilhomme courtois, érudit et modeste qui nous honorait de son amitié et honorait la Corse. La mort de Mme C. de G. survenue l'an dernier lui porta un coup fatal ; il renonça désormais à tous ses travaux historiques en cours et il s'est éteint, à 87 ans, dans la dernière semaine du mois de mars.



Le général Colonna Ceccaldi (Marie Antoine Georges) était né à Limoges, le 4 octobre 1870. Entré à Saint-Cyr, il appartenait à la promotion du Grand Triomphe (1888-1890). Il avait fait la Grande guerre et avait reçu la croix de guerre ; général de brigade le 7 octobre 1928, commandeur de la Légion

d'Honneur du 3 juillet 1930, il était passé deux ans plus tard au cadre de Réserve et s'était retiré à Clermont-Ferrand, puis à Brioude, où il vient de mourir.



Nous apprenons aussi le décès de Paul Vittini, ancien officier de cavalerie, Chevalier de la Légion d'Honneur, survenue à Sarlat le 5 mai.

Il était le frère de M. Léon Vittini, ancien Directeur au Ministère de l'agriculture, décédé le 30 septembre dernier, de M. Georges Vittini et de M. Albert Vittini, Assureur-Conseil à Paris.

Sa veuve est la fille de M. Xavier Paoli, ancien Commissaire spécial attaché à la personne des Souverains en France.

Les obsèques ont eu lieu à Cieurac (Lot) dans la plus stricte intimité.



---

*Le Directeur-Gérant,*  
**A. AMBROSI.**

---



**ANCIENS COLONIAUX D'INDOCHINE**

**les quotidiens coûtent cher**

Abonnez-vous à

**La Renaissance Indochinoise**

**18 pages illustrées, toutes les nouvelles**

Un an : **70 francs** — Six mois : **36 francs**

Ecrire à **FRANC BARTOLI**, 10, Rue Guy-de-la-Brosse,  
**PARIS-V<sup>e</sup>.**

**CASE A LOUER**

**A la demande d'un**

**C A P**

**on doit obligatoirement servir**

**LE**

**CAP CORSE**

**L.-N. MATTEI**



**Liqueur cedratine**

**Exquise et digestive**

**Cédrats confits**

*Train n° 22.* — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

*Train n° 8.* — Dép. 16 h. 35; Arr. à Venacu, 19 h. 50.

### III. — AU DÉPART DE VENACU

*Train n° 7.* — Départ 6 h. 27; Arrivée à Ajaccio, 10 h.

*Train n° 2.* — Départ 6 h. 42; Arrivée à Bastia, 8 h. 49.

### IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

*Train n° 10.* — Départ à Prunelli, 6 h. 35; à Bastia, 8 h. 49.

*Train n° 12.* — Départ 13 h. 35; Arrivée à Bastia, 18 h. 35.

*Train n° 20.* — Départ 7 h. 00; Arrivée à Bastia 11 h. 45.

### V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

*Train n° 13.* — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

*Train n° 15.* — Départ 15 h. 00; Arrivée à Calvi, 17 h. 33. (N'a pas lieu le dimanche).

*Train n° 15 bis.* — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15. (N'a lieu que le dimanche).

*Par autorail,* départs de Bastia à 7 h. 30 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 25 (tous les jours) et à 18 h. 56 le samedi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 20 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 11 h. tous les jours; à 19 h. 15 le dimanche.

### VI. — AU DÉPART DE CALVI

*Train n° 14.* — Départ 7 h. 00; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

*Train n° 16.* — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

## Les Horaires d'Eté de la Compagnie Fraissinet

1<sup>er</sup> Avril au 14 Octobre

### CONTINENT CORSE

*Dimanche 11 heures*, Nice-Ile-Rousse (dimanche 17 h.);  
*Dimanche midi*, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);  
*Lundi 17 h. 30*, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);  
*Mardi 12 h.*, Nice-Calvi (mardi 19 h. 15);  
*Mercredi 11 h.*, Nice-Calvi;  
*Mercredi 13 h.*, Livourne-Bastia (mercredi 19 h.);  
*Jeudi 15 h.*, Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);  
*Vendredi 10 h.*, Nice-Ajaccio (vendredi 19 h. 30);  
*Vendredi 12 h.*, Marseille-Toulon-Ile-Rousse (S. 5 h. 15);  
*Samedi 21 h.*, Nice-Bastia (dimanche 6 h.).

### CORSE-CONTINENT

*Dimanche 23 h.*, Calvi-Nice (lundi 6 h. 15);  
*Lundi 12 h.*, Ile-Rousse pour Nice;  
*Lundi 16 h. 30*, Bastia-Marseille (mardi 8 h.);  
*Mardi 11 h.*, Bastia-Livourne (mardi 17 h.);  
*Mardi 16 h. 30*, Ajaccio-Marseille (mercredi 8 h. 15);  
*Mercredi 20 h. 30*, Ajaccio-Nice (jeudi 5 h. 30);  
*Mercredi 20 h.*, Ile-Rousse-Toulon (jeudi 6 h. 30);  
*Jeudi à midi*, Calvi pour Nice;  
*Jeudi 16 h. 30*, Bastia-Marseille, commerc. (vend. 9,30);  
*Vendredi 21 h.*, Bastia-Nice (samedi 6 h.);  
*Samedi 19 h.*, Ajaccio-Marseille (dimanche 8 h.).

---

N.B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.

## **POUR VOYAGER COMMODEMENT**

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1<sup>re</sup> classe, 20 en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

## **POUR VOYAGER AGREABLEMENT**

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 500 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

## **PLUS ON EST, MOINS ON PAIE**

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. Les deux premières personnes paient place entière, mais la troisième et les suivantes ne paient que quart de place, 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 303 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

## **POUR LES VOYAGES EN CÔTE**

Des wagons-lits de 3<sup>e</sup> classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1<sup>re</sup> classe, ceux de 3<sup>e</sup> peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3<sup>e</sup> classe est des plus réduits : 135 francs.

---

Pour renseignements complémentaires, demander aux agences de la S.N.C.F.